

MARIA MANTOUVALOU
Université d'Athènes

ROMAIOS - ROMIOS - ROMIOSSYNI LA NOTION DE «ROMAIN» AVANT ET APRÈS LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE

La signification de la dénomination des Hellènes sous le vocable de *Romaios* (Ρωμαῖος) aux temps de Byzance et de la domination turque, avec son altération phonétique de *Romios* Ρωμιός, constitue un problème qui, malgré la riche bibliographie déjà accumulée, ne semble pas avoir trouvé de solution définitive et irrévocable¹. Il y a eu de nombreuses

1. Voir *D. J. Geanakoplos*, Interaction of the Sibling Byzantine and Western Cultures in the Middle Ages and Italian Renaissance (330-1600). New Haven and London, Yale University Press, 1976, p. 113. *Sp. Vryonis*, Recent Scholarship on Continuity and Discontinuity of Culture: Classical Greeks, Byzantines, Modern Greeks, in *Byzantina Kai Metabyzantina*, Editor Sp. Vryonis vol. One, Undena Publications, Malibu, 1978 (Le thème principal des travaux est indiqué dans le titre même: The «Past» in Medieval and Modern Greek Culture), p. 248 et 251, note 2, où Bibliographie. *J.Th. Kakridis*, The Ancient Greeks and the Greeks of the War of Independence, in *Balkan Studies IV* (1963), p. 251, 252 etc. *H. Ditten*, Βάρβαροι, Ἕλληνες et Ρωμαῖοι bei den letzten Byzantinischen Geschichts schreibern, in *Actes du XI^e Congrès International d'Études Byzantines*, T.II, Beograd, 1964, p. 273 etc. *H.V. Beyer*, Nikephoros Gregoras. Antirrhetica I, Wien 1976, p. 162, n. 17. *C.N. Tsirpanlis*, Marc Eugenicus and the Council of Florence. A historical re-evaluation of his personality, (Κέντρον Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν) Thessaloniki 1974, p. 25. *A. Hatzis*, Ἕλλη, Ἑλλάς, Ἑλλάγη, Ἐπετηρὴς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν 1935-1936, p. 153. *J. Schmitt*, The Chronicle of Morea, Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μωρέως. London 1904, name: Ρωμαῖος (p. 632). *J. Psychari*, Argyri Ephtalioti: Histoire Rhomaique, vol. I, Athènes, 1901. *Revue critique d'Histoire et de Littérature*, N. 36, 9 septembre 1901, p. 195. *St. Runciman*, Byzantine und Hellene in the fourteenth Century, Vol. K. Arménopoulos, Thessaloniki 1952, p. 27, 28. *G.N. Hatzidakis*, Νεωτάτη φάσις τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος, in *Παναθήναια* année B', 15 Jan. 1902, p. 218. *D. Balfour*, Politico-historical Works of Symeon Archbishop of Thessalonica (1416/17 to 1429) Wien 1979, p. 153. *G. N. Hatzidakis*, Ἑλλάς καὶ Ἑλληνες etc., in *Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος*, 1925, p. 97-110. *Heisenberg*, Staat und Gesellschaft des By-

controverses, et publications autour de cette dénomination des Hellènes depuis l'Édit de Caracalla de 212, la «*Constitutio Antoniniana*», selon laquelle les Hellènes étaient considérés comme des citoyens romains, jusqu'à nos jours où ce vocable se survit comme une dénomination nationale, parallèle à celle d'Hellène et au nom de *Graicos*², tombé en désuétude depuis la Guerre d'Indépendance de 1821. Le mot de *Ρωμισσὴν* constitue un dérivé de Romaios-Romios, et s'identifie à celui d'Hellénisme, dans le sens oecuménique et culturel du terme, plutôt que dans son sens national ou géographique³. La question a été envisagée par les chercheurs, aussi bien grecs qu'étrangers, sous un angle uniquement nominaliste, et a été étudiée conjointement aux deux autres termes nationaux du peuple hellène, ceux d'Hellène («*Ἕλληνας*») et de *Graicos*⁴ («*Γραικός*»). Souvent même le terme de Romios, en tant que dénomination nationale exclusive des Hellènes, a pris les dimensions d'une polémique littéraire, à prolongements d'ordre politique⁵. Ce même caractère régit

zantinischen Reiches, in *Die Kultur der Gegenwart*, Teil II abt. IV, 1, p. 364 et 265. *J.P. Mamalakis*, *Γεώργιος Γεμιστός-Πλήθων*, Athènes 1939 (Texte und Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie Nr. 32) p. 22, 77, 107 etc. *H. Pernot*, *D'Homère à nos jours*, Paris, 1921, p. 30-35 (les noms des Grecs).

2. *K. Krumbacher*, *Geschichte der Byzantinischen Literatur*, München² 1897, p. 3. *Kakridis*, op. cit. p. 251-257, et du même *G. Polites*, «*Ἕλληνες ἢ Ρωμιοί*»; *B.Z.* II (1902) 604. *K. Anémoudi-Arzoğlu*, «*Ἐξή γραμμὰτα τοῦ Κωστή Παλαμά στον Ἄλ. Πάλλη*, Ἐπετηρὶς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης XVIII (1979) 19. *M. Triantaphyllidis* *Νεοελληνικὴ Γραμματικὴ* v. I, Athènes 1938 p. 24-25. *Ant. Kéramopoulos*, *Βλάχοι*, in Ἑλληνικά IV (1953 - Προσφορὰ εἰς Στ. Κυριακίδην) p. 326-343. *K. Paparigopoulos*, Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους ἀπὸ τῶν ἀρχαιστᾶτων χρόνων μέχρι τοῦ 1930. 6e édition avec des compléments par P. Carolidis, vol. A, part A, p. ιε', ογ', σε'. *A. Vakalopoulos* Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ, vol. A 1961 p. 45, 67, 74, 76, 308 etc. et *Πηγές* (2e édition) 1977, p. 93. *D. Vayakakos*, *Σχεδιάσμα τῶν Τοπωνυμικῶν καὶ Ἀνθρωπωνυμικῶν Σπουδῶν ἐν Ἑλλάδι 1833-1962*, Athènes, 1964, p. 229-237. *P. Christou* Αἱ περιπέτειαι τῶν ἐθνικῶν ὀνομάτων τῶν Ἑλλήνων, Thessalonique 1960, p. 46-53. *K.Th. Dimaras*, *Ψυχολογικοὶ παράγοντες τοῦ Εἰκοστέου*, Athènes 1957, p. 13-18. *K. Amantos*, Ἡ Ἐθνολογικὴ Διαμόρφωσις τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους. Μικρὰ μελετήματα, Athènes, 1940, p. 112-114. *G. Kordatos*, Ἀκμὴ καὶ Παρακμὴ τοῦ Βυζαντίου, Athènes 1953, p. 13.

3. *Th. Papadopoulos*, *Διαμόρφωσις καὶ Ἐπιστημολογικὸ περιεχόμενον τοῦ ὄρου «Ἑλληνισμός»*, in Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης, Vol. XVII 1978, p. 275-296.

4. *Vryonis*, op. cit., p. 248.

5. *Dimitrios Katartzis*, *Τὰ Εὐρισκόμενα*, Ed. *K. Th. Dimaras*, Athènes, 1970 p. 48 etc. *C. Tupaldos Iakovatos*, Ἱστορία τῆς Ἰόνιας Ἀχαθῆμιας, Ed., *Introd.*, comment. *Sp. Asdrachas*, Athènes, 1982, p. 3, 4, 9, 17, 18, 31 etc. [*A. Coray*], *Διάλογος δὺο Γραικῶν* (1805), p. 85. *Χειραγωγία Παιδῶν*, Venise 1810. *P. Kodrikas*, *Μελέτη τῆς*

la «littérature» autour de cette question, actuellement en recrudescence⁶. On doit, d'ores et déjà, déclarer que l'on a fait fausse route, en considérant le problème comme s'il ne s'agissait que du terme seul, privé de ses dépendances multiples, politiques, historiques, religieuses, voire même géographiques, nationales et internationales. La preuve en est que les chercheurs, adeptes de l'un ou de l'autre des termes, se limitant à une terminologie stérile, ont abouti à une impasse et à une polarisation rien moins que scientifique. On a également ignoré, ou feint d'ignorer, l'attitude des autres peuples balkaniques ou de l'Occident vis-à-vis de ce terme. Tous l'ont plus ou moins revendiqué, à un moment donné, pour leur propre compte, le refusant aux autres, et plus particulièrement au peuple hellénique, pour lequel, selon le cas, ils n'acceptaient que le nom de Γραικῶν sous la domination turque, et d'Ἑλλήνων surtout pendant les dernières années précédant la Guerre d'Indépendance. Ce que nous tenterons de faire par la présente étude, c'est de poser le problème du terme de Ρωμαῖος dans ses dimensions véritables, et d'essayer d'interpréter les choix successifs de la dénomination des Hellènes, sous le vocable de Romaïos, en corrélation étroite avec les deux autres termes, dans les données précises des circonstances historiques et chronologiques où ces options se forment et s'expriment.

L'interprétation formelle, d'après laquelle les Hellènes ont pris le nom de Romains rien que par le fait de leur accession au titre de citoyens romains, ne paraît pas crédible. Car, si ce n'était que cela, ce nom n'aurait plus de raison d'être sous la domination turque, et, qui plus est, après la libération du pays. Par contre, les auteurs du temps des Turcs ont recours à des arguments historiques et tentent, avec fougue, de justifier et d'imposer la dénomination de Romains, et de bannir celle d'Hellène. En guise

Κοινῆς Ἑλληνικῆς Διαλέκτου, Paris 1818, p. 225. K.G. Kassinis, Κοστῆς Παλαμᾶς, Ἀλληλογραφία, Vol. A. Athènes, 1975, p. 65-66 et 271, n. 36. P. Kodrikas, Observations sur l'opinion de quelques hellénistes touchant le grec moderne. A Paris, An XII, p. 20.

6. T. Romanidis, Ρωμηροσύνη, Ρωμανία, Ρούμελη, Thessalonique, 1975 (réed. 1982). Du même, Κ. Παλαμᾶς καὶ Ρωμηροσύνη, Athènes 1976. N. Tomadakis, Ἡ ἀδόκιμος Ρωμαιοσύνη καὶ ἡ ὑπόδουλος Ρωμιοσύνη, in Ἐπετηρὶς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, Vol. 44 (1979-80) 330 (un article rien d'autre que scientifique ou qu'historique, fourmillant d'inexactitudes exorbitantes. En ce qui concerne le terme de «Romiossyni» et sa présence philologique, voir succinctement ici même n. 5: Τοπάλδος Ἰακωβάτος, Ἱστορία τῆς Ἰονίου Ἀκαδημίας, où ce terme est abondamment cité avant 1837). K.Th. Dimaras, A. Σουλιώτη Νικολαΐδη, Γράμματα ἀπὸ τὰ Βουνά. Σημειωματάριον. Athènes, 1971.

de contrepoint, les Francs, aussi bien durant la période byzantine que plus obstinément, après la chute de Constantinople, mettent en avant le nom de Γραικοὶ jamais celui de Ρωμαῖοι.

Par ailleurs, l'opinion selon laquelle Hellène signifiait païen, donc un terme tombé sous le coup de l'anathème, est, à tout le moins, naïve, étant donné que c'étaient les Romains justement qui étaient les persécuteurs acharnés du Christianisme primitif⁷. Qu'est-ce qui s'est donc passé pour que l'Orthodoxie, depuis le tout premier Patriarche Oecuménique jusqu'à nos jours, persiste à cette terminologie de Ρωμαῖος - Ρωμιός - Ρωμισσὸν? Et que, par contre, les Occidentaux, surtout ceux du XVIIIe et du XIXe siècles, ne connaissent que des *Hellènes*, ou que des *Grecs*, jamais de *Romains*? Voici un certain nombre de questions, jusqu'à présent sans réponse convaincante, qui doivent être formulées dans des catégories concrètes, et être étudiées à l'avenir. on peut tenter ici d'esquisser certaines de ces catégories:

1. Les Romains de la Nouvelle Rome, et leur héritage de l'Ancienne, après, ou même avant, la «translatio».
2. Le terme de Romaios après 800.
3. Romaios, par rapport au litige Orient-Occident (Schisme, Synodes, tendances unionistes ou anti-unionistes).
4. Romaios, par rapport à la civilisation hellénistique et gréco-romaine.
5. Romaios, aux temps de la domination franque et les appels en aide aux «Latins» et aux Francs après la chute de l'Empire.
6. Romaios, dans les colonies helléniques disséminées dans des pays étrangers.
7. La fortune du terme de Romaios au temps de la Renaissance byzantine du XIIe siècle, celle de l'Occident (XVe-XVIe siècles), celle du XVIIIe siècle dans le domaine hellénique et balkanique.
8. Romaios et l'Orthodoxie Oecuménique.
9. Romaios et la Troisième Rome (Moscou).

7. Sathas (Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, vol. VII 1894, n. μ.) «Il est vraiment insolite, et incompréhensible du point de vue historique que, bien que les Romains eussent persécuté le Christianisme, ceux de Byzance, Romains rien que de nom, au moyen d'une méthode vraiment menteuse ou plutôt falcificatrice, représentent les persécuteurs du Christianisme comme étant les Hellènes... tandis que Rome est devenue le synonyme du Christianisme, appelant ceux de Byzance par leur vrai nom de Graeci, ce que ces derniers vouent à l'anathème, préférant celui des Romains, persécuteurs du Christ».

10. Romaïos et la Grande Idée.
 11. Romanisme, Byzantinisme, Nouvel Hellénisme (Littérature, Arts, Droit).
 12. Romaïos, face à l'identité nationale et la conscience nationale des Hellènes.
- Cet article ne fera qu'effleurer certaines de ces catégories.

LES ROMAINS DE LA NOUVELLE ROME
HÉRITIERS LÉGITIMES DE L'ANCIENNE
AVANT OU APRÈS LA «TRANSLATIO»

La «*Constitutio Antoniniana*» de 212, édictée par l'empereur Caracalla, qui octroyait la citoyenneté romaine à tous les habitants libres (*peregrini*) de l'Empire, n'a été que l'aboutissement naturel de sa romanisation croissante⁸. Pourtant, cet événement, en ce qui concerne les Hellènes, dorénavant citoyens de Rome, a eu de nombreuses répercussions toutes particulières, à l'opposé des autres peuples de l'Empire. Et cela, non seulement à cause du transfert ultérieur de la capitale de l'État en Orient, sur terre hellénique, mais aussi pour des causes historiques, qui ont pesé sur les deux courants formés en Grèce, à savoir accepter ou bien rejeter le terme de Romaïos, problème soulevé dès le début et continuant à exister, presque sans interruption, jusqu'à nos jours. Il existe des couples représentatifs de cette lutte: Julien-Nicéphore Phocas, à Byzance, Coray-Katartzis sous la domination turque, Hadjidakis-Eftaliotis, au début du XXe siècle. Les premiers des couples soutenant le terme d'Hellène, recouvrant tout le contenu culturel et national de l'Hellénisme, les seconds, adeptes passionnés du nom de Romaïos, terme désignant la Nation, sans qu'il y ait nécessairement recours au contenu culturel de Rome, mais plutôt à un contenu religieux, plongeant profondément ses racines dans Byzance même. Il va de soi que cette discordance des auteurs hellènes qui, en fait, n'est qu'un choix entre l'hellénisme et la romanisation, relève de l'affrontement des lettrés lors de l'extension de l'Etat Romain vers la Méditerranée (406-201 av. J. C.), ce qui a amené plus tard les légions romaines en Grèce continentale. Déjà, les écrivains hellènes sont scindés en deux: il y a ceux qui prônent d'accueillir les Romains en libérateurs, et d'autres qui veulent les combattre comme des ennemis à la patrie. Cette discor-

8. *D. Gofas, 'Ιστορία του Ρωμαϊκού Δικαίου I-III*, Athènes-Komotini [1976], p. 66.

dance relevait de la conception des premiers que les succès romains, dûs à la «Cité Romaine», avaient leur infrastructure théorique à la théorie et la praxis de la Cité des Hellènes⁹. C'est la même problématique qui sera plus particulièrement développée pendant la période dite du Siècle des Lumières néohellénique (milieu du XVIIIe siècle), une période de préparation idéologique de revendication de la liberté et de formation d'un état national. En ce temps-là, la dénomination de Romaios avait une double signification: 1. le nom du conquérant, 2. la dénomination de la nation même. Cette dernière était basée sur la conception, bien fondée alors, de la civilisation «grécoromaine», et c'est sous cette forme qu'elle est admise. La Renaissance à Byzance, au XIIe siècle, des Lettres Helléniques, et, par la suite, la domination franque et la Renaissance à l'Occident, vont renforcer les éléments culturels helléniques dans la civilisation locale et universelle. Conséquence naturelle, pour les Hellènes, de mettre l'accent sur ce vocable qui, maintenant, s'oppose à celui de Romaios, sans pour autant que ce dernier disparaisse complètement en tant que dénomination des Hellènes.

C'est donc à des rapports, remontant assez loin dans le passé, entre l'Hellade et Rome, bien avant la conquête définitive de la première par la seconde en 146 av. J. C. (rapports donc de conquête et d'interférences culturelles), que sont dûs certains faits, inexplicables par ailleurs, comme par exemple le fait qu'Eustache (XIIe siècle) a appelé les Hellènes de l'antiquité des Romains¹⁰. Constantin le Porphyrogénète également qualifie de *Romains* les anciens habitants du Magne, et d'*Hellènes*, ceux qui persistent à leur foi païenne (C. Porphyrogénète: A son fils, ch. 50 p. 236)¹¹. L'historien de la chute de Constantinople L. Chalcocondylis (1ère moitié du XVe siècle) appelle *Romains* ceux de la Rome antique, ainsi que les *Latins*, et *Hellènes* les Byzantins (Darko 1, 4, 10). Enfin, la comédie crétoise Fortounatos (1665-1666) appelle Romain l'Hellène de l'antiquité et Ρωμικάτο l'Hellade antique. Ce n'est qu'une seule fois que *Romgni* (Int. d, 132) signifie l'Hellène contemporain¹².

9. 'Ιστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους [1974] vol. E p. 18. N. Petrocheilos, Ρωμαῖοι καὶ Ἑλληνισμός. Μία διαλεκτική σχέση. Trad. E. Peraki-Kyriakidou et S. Kyriakidis, Athènes 1984, p. 160, 161, 171.

10. Ph. Koukoulés, Εὐσταθίου Θεσσαλονίκης, Παρεκβολαὶ εἰς τὴν Ὀμήρου Ὀδύσσειαν καὶ Ἰλιάδα, 1914, 44 et Θεσσαλονίκης Εὐσταθίου τὰ Λαογραφικά, vol. B, 1950, p. 313.

11. D. Zakythinos, Ἡ Βυζαντινὴ Αὐτοκρατορία, Athènes 1969, p. 16 et A. Mystakidis, Αἱ λέξεις Ἑλλην, Γραικός (Γραικύλος), Βυζαντινός, Ρωμαῖος (Γραικορωμαῖος), Ὀθωμανός (Ἑλληνοθωμανός), Μωαμεθανός, Τούρκος, Ὄσμανλίης, Tübingen [1929].

12. A. Vincent, M.A. Φωσκόλου Φορτουνάτος, Krète, 1980, p. 190.

LE TERME DE ROMAÏOS APRÈS 800

Le terme de citoyen romain a été consacré par les Byzantins à partir de 212, et a été définitivement instauré après l'implantation de la capitale de l'État romain à Constantinople; depuis lors les Hellènes sont considérés comme des Romains. Le terme est également entré dans le langage courant comme une dénomination populaire de l'Hellène¹³. Le terme de citoyen recouvrait la notion de l'homme libre, et rien que la voix, ou que l'invocation, dit Cicéron: «Je suis un citoyen romain», a souvent sauvé de nombreux hommes, même parmi les Barbares, fussent-ils aux extrémités de la terre: «Illa vox et imploratio, CIVIS ROMANUS SUM saepe multis, in ultimis terris, opem uniter barbaros et salutem tulit» (Cic. Verr. V, 57)¹⁴. L'apôtre Paul s'est énorgueilli de sa qualité de citoyen romain (Act. KB, 28). L'Empereur de Constantinople est toujours Empereur de Romains, jamais des Graïcos ou des Hellènes¹⁵. Le terme de Romain acquiert un prestige tout particulier depuis que le premier empereur romain de Constantinople soutient le christianisme et se fait baptiser. L'évolution se précipite à partir de 394, date à laquelle le christianisme est érigé en religion officielle de l'État, et de 476, année de disparition de l'état romain occidental, due à l'invasion des Ostrogoths en Italie, dont le chef Théodoric est reconnu Rex par Byzance. En 755, est fondé l'État papal, le Saint-Siège. En 800, le pape Léon III couronne Charlemagne Empereur de l'Occident, créant ainsi une «renovatio imperii romani». Dans ce nouveau contexte, le terme de Romai naequiert pour les Byzantins un contenu multiple, aussi bien religieux que politique: celui de litiges religieux à base politique, ayant comme but le maintien du titre de Romain, revendiquant son authenticité et son héritage.

À partir du IX^e siècle environ, il est question d'État Romain, dont le souverain porte le titre de Roi des Romains; par ce nouveau terme, le Roi de Constantinople veut se présenter comme le légataire universel de l'ancien État romain unifié, et faire ainsi face à la reconstitution de l'état romain en Occident sous Charlemagne^{15a}.

13. Ph. Koukoulés, Θεσσαλονίκης Εἰσταθίου τὰ Λαογραφικά, vol. B, 313.

14. A. Coray, Περὶ τῶν Ἑλληνικῶν Συμπερόντων Διάλογος, Placé avant de «Πλουτάρχου τὰ Πολιτικὰ», Paris 1824, p. 159.

15. K. Amantos, Μικρὰ Μελετήματα, op. cit., p. 112.

15a. K. Triantaphillopoulos, Ὁ ἀγὼν τῆς Ἑλληνικῆς Ἀνεξαρτησίας καὶ ἡ ἀρχὴ τῶν Ἐθνικοτήτων, in Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν Vol. XXIII (1948) 100.

Quelle est donc la signification de Romaios au moment où est créé le Saint-Empire Romain d'Allemagne? Le roi Othon 1er (936-973) prend le titre d'Empereur des Romains et demande à Byzance la reconnaissance de ce titre. L'évêque de Crémone Liutprando, son envoyé, réclame en 968 la reconnaissance officielle du titre. Nicéphore Phocas s'élève avec véhémence contre cette prétention et Liutprando lui rétorque qu'il n'est empereur des Romains que *de nom*, non *de fait*, comme l'étaient ses prédécesseurs. Et aux paroles injurieuses de Phocas, d'après lesquelles il a très faussement qualifié les Allemands de Romains, puisque ce ne sont pas des Romains mais des Lombards, donc des Barbares, il répond: «Vous, les Hellènes, vous vous énochiez de descendre des Romains... Il n'existe pas chez nous de pire injure que celle de s'appeler Romain. Ce terme odieux est pour nous synonyme, et quasi le symbole de toute méchanceté...» Donc, tout ce qui constituait une honte pour les Allemands, était une louange pour les Byzantins, à savoir l'appellation de Romain et d'Empereur des Romains, jamais des Hellènes¹⁶.

Ainsi, Pan. Kodrikas se trouve pleinement justifié quand il écrit en 1818: «Nous appelons communément langue simple le dialecte populaire couramment parlé, que l'on nomme également du point de vue *national* langue *romaique*. Cette dénomination comporte une signification authentique. Les Hellènes, au moment de la réforme civile de l'Empire Romain, sont devenus des citoyens romains... La langue populaire a donc été, opportunément, tant du point de vue théorique que pratique, nommée langue romaique simple, d'après le nom car le peuple qui la parlait n'était *nationalement* distingué que par ce terme»¹⁷. Ce même Kodrikas ajoute: «Il est connu de tous que la nation hellène, par la suite de la domination universelle de Rome, a été incluse dans l'État des Romains et, au moyen de la sainte foi chrétienne, s'est nationalement unie à la nation romaine.

16. G. Schlumberger, 'Ο αυτοκράτωρ Νικηφόρος Φωκάς και ἡ Βυζαντινὴ Ἐποποιία, vol. I, p. 719 (Trad. grecque I. Lampridis et S. Voutyras, rééd. 1977). S. Zambelios Βυζαντινὰ Μελέται, Athènes, 1857, p. 518-521 et p. λδ' n. 255 et 256. V. Karageorgos, Λιουτπράνδος ὁ Ἐπίσκοπος Κρεμόνης ὡς ἱστορικός καὶ διπλωμάτης, Athènes 1978, p. 200, sq. J. Koder-Th. Weber, Liutprand von Cremona in Konstantinopel. Untersuchungen zum griechischen Spachschatz und zu realienkundlichen Aussagen in seinen Werken, in Byzantina Vindobonensia 13, Wien 1980, p. 71-99. V. Mystakidis, Byzantinisch, Deutsche Beziehungen zur Zeit der Ottonen. Stuttgart, 1891, p. 86 où: Geschichte und Bedeutung der Wörter "Ἕλλην, Ρωμαῖος, Γραικός im Mittelalter.

17. K. Sathas, Νεοελληνικῆς Φιλολογίας Παράρτημα. Ἱστορία τοῦ Ζητήματος τῆς Νεοελληνικῆς Γλώσσας, Athènes 1870, p. 222 = P. Kodrikas, Μελέτη τῆς Κοινῆς Ἑλληνικῆς Διαλέκτου, Paris, 1818, p. 225.

Anisi, après le transfert du trône des Romains à Constantinople, les Hellènes ont changé leur nom contre celui de Romains, et tous les Romains en général sont devenus des chrétiens. Les Hellènes donc, compris sous cette dénomination nationale, s'ils ont perdu en tant que Romains le pouvoir civil, ont, en tant que Chrétiens, sauvegardé leur intégrité nationale. Donc, la notion hellène a été sauvée dans son intégralité par la foi»¹⁸.

Athanase Komnène Ypsilantis de son côté (1774 environ), a en vain attendu et marque sa déception qu'«après tant de victoires des Moscovites contre les Ottomans nous n'avons pas été libérés, nous, les Romains» et ajoute: «la résurrection de Royaume Romain s'avère désormais très difficile»¹⁹.

Le prédicateur populaire Zacharie Gerganos d'Arta parle, lui aussi, en 1721, de «Romains d'aujourd'hui»²⁰. En 1713, le typographe Ant. Bortolis donne la première édition imprimée d'«Ἐρωτόκριτος», et note qu'il a été poussé par l'amour ardent et la piété qu'il nourrissait, dès son très jeune âge, envers la «nation glorieuse des Romains», et le lettré (plutôt Krétois) qui a revu cette première édition prie les *nobles Romains* de lui envoyer, pour comparaison, des manuscrits d'«Erotocritos»²¹.

Le moine Ghérassimos Papadopoulos (mort en 1844) appelle «*Romainos*» les combattants de Tripolitsa²². Dans son ouvrage «Ἱστορία τῆς Ἰόνικης Ἀκαδημίας (Histoire de l'Académie Ionienne) Georges Typaldos Iacovatos cite le nom de Ρωμαῖος *Romain* et de Φιλωρωμαῖος *Philoromain*. Dans ce même livre on rencontre le terme de Ρωμοσύνη: «Une partie de la nation idéale est libérée, il s'agit de la province de l'Hellade, il en reste une grande partie, le trône de Constantin le Grand, et, à coté de cela, l'autre partie minuscule de la *Romiossyni*, les Sept Îles, et là encore, pour que les choses aillent mieux, il faut que le *drapeau romain* flotte au vent «νὰ ἀερισῶ ἡ ρωμαϊκὴ σημαία»²³.

18. P. Kodrikas, op. cit., p. 130, 132.

19. A. Komninos Ypsilantes, Τὰ μετὰ τὴν Ἰωαννιναίων, Constantinople, 1870, p. 534. D. Zakythinos, Ἡ Ἰωνία καὶ τῆς Κωνσταντινουπόλεως καὶ ἡ Τουρκοκρατία. Athènes, 1954, p. 135.

20. Ast. Argyriou, Ἰδεολογικά Ρεύματα στοὺς κόλπους τοῦ Ἑλληνισμοῦ τῆς Ὁρθόδοξίας κατὰ τὰ χρόνια τῆς Τουρκοκρατίας, Larissa 1980, p. 9.

21. S. Xanthoudidis, Ἐρωτόκριτος, Krète, 1915, p. II.

22. G. Kournoutos, Γ. Βλαχογιάννη, Ἄπαντα Νεοελλήνων Κλασσικῶν, vol. II, Athènes [1966], p. 291.

23. Γεώργιος Τυπάλδος Ἰακωβάτος, op. cit., p. 25, 16, 10, 6 et Tableau des mots: Ρωμοσύνη, Ρωμαῖοι, Ρωμαῖος.

K. Stamatis imprime en 1789 des proclamations «Aux Romains de l'Hellade» Πρὸς τοὺς Ρωμαίους τῆς Ἑλλάδος²⁴.

D. Katartzis (environ 1730-1807) considère comme un déshonneur le reniement de la dénomination nationale de Romain. Il parle de «notre nation romaine», («Τὸ ἔθνος μας τὸ ρωμαϊκόν»)²⁵, et dans son essai sous le titre de «Connais-toi toi-même», («Γνωθὶ σεαυτὸν»), il couvre de sarcasmes le «savant» qui, des son jeune âge, commet certaines confusions, dont la toute première, selon Katartzis, serait que ledit savant considère comme une seule les langues hellénique et romaine. La seconde confusion, c'est de considérer les deux nations, hellénique et romaine, comme une seule, tandis que celles-ci diffèrent quand à leurs destinées, leur régime, leur religion, leurs mœurs, leur langue... Et surtout que «Dans un temps où aucune nation parmi celles qui ont changé de nom, n'est plus citée par son nom antique, qui si c'est en son honneur, et l'évite à jamais, si c'est en son déshonneur. Mais pour nous, le terme d'hellénique est une injure et un péché... C'est un péché, parce qu'après l'avènement du Christianisme, et jusqu'à la pacification de l'Eglise, les Hellènes, devenus des chrétiens, ne s'appelaient plus que par ce dernier terme, et non plus par celui d'Hellènes. Après la pacification, ils ont été appelés des Romains, et c'est ainsi qu'on les appelle jusqu'à nos jours. Le terme d'Hellène n'est resté que pour signifier simplement le païen. Donc, aux deux termes (à savoir Hellènes et Chrétiens) il y a eu prescription depuis un temps immémorable²⁵. Il utilise par ailleurs le terme de Χριστιανὸς Ρωμαῖός en l'expliquant: «J'entends par Romios Chrétien le citoyen d'une nation que, par ces deux noms, on définit comme membre de la société civile dont il tire le nom»^{25a}.

Et Katartzis poursuit: «Mais également cette inclination exagérée à l'éducation et langue helléniques, que quelques-uns parmi nos Grands manifestent, au point de considérer comme un honneur d'être appelés Hellènes, est chose indigne à un Romios Chrétien. Puisque tout d'abord nous avons été nommés Grecs (Γραικοί), bien sûr, d'après ce qu'on dit,

24. L. Vranoussis, Ἱδεολογικὲς ζυμώσεις καὶ συγκρούσεις in Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους, vol. IA' Athènes 1975, p. 442.

25. C. Dimaras, Δ. Καταρτζῆ, Τὰ Εὐρισκόμενα, Athènes 1970, p. 24, 349, 350, 49, 58 et du même: Δ. Καταρτζῆ, Δοκίμια, Athènes 1974 et du même: Διαφοτισμός, Athènes 1977, p. 209 et 215. Du même encore: Ρωμαῖοί, Γραικοί, Ἕλληνες, in Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους, vol. IA' p. 348-350.

25a. Καταρτζῆς, op. cit., p. 44, 49-50, à comparer aux p. 130 et 132.

sans doute d'un Grand qui devait alors n'être qu'un roi (parce que le premier venu ne peut donner son nom à une nation), et c'est pourquoi c'est sous ce nom que nous ont connus les nations situées à l'Occident. C'est par la suite que nous avons changé de nom et avons pris celui d'Ἑλληνας (Apollodore dit — livre a, chap. z, par. b — «celui-ci. à savoir Hellène, a nommé ainsi de son propre nom ceux qui, jusqu'à alors, s'appelaient Grecs»), mais les nations précitées n'ont pas changé de terme; il n'y a que celles de l'Orient qui, bien entendu, ne nous ont connus pour la première fois que tardivement, nous appelaient Ἰωννῶνι à savoir «Ἴωνες». Après Jésus, depuis que nous avons reçu notre foi, *nous avons été appelés Chrétiens, et nous appelions Hellènes les païens*, terme de religion. Après le transfert du royaume à Constantinople par Constantin le Grand, *nous avons été appelés des Romains*, et ainsi nous appelaient toutes les nations du monde, qui a continué à nommer Hellènes les païens. Depuis que les Lombards ont dominé l'Italie, nous appelions par mépris Lombards les habitants de Rome et, par contrecoup, eux nous appelaient des Grecs, sous-entendant des Hellènes, avançant comme argument que nous n'étions plus des Romains, puisque nous ne parlions plus leur langue, ni ne suivions leurs moeurs, ni ne portions leurs habits. Pourtant les nôtres n'ont jamais accepté cela, et enfin notre nom de Romain a prévalu par toute l'Europe, et il n'est resté que les habitants de l'antique Rome qui continuent à être appelés Romani, c'est-à-dire Romains, et même les nations de l'Orient nous appellent *Roum* ou *Ourom*. Nous aussi nous nous sauvegardons le terme et nous nous appelons Romii, à une légère altération de la prononciation près. Donc, ce nom d'Hellène qui, depuis Jésus jusqu'à notre esclavage, pendant tant de siècles, a été utilisé et dont la signification a été confirmée par la prescription de temps immémorables, comme signifiant païen, comment se peut-il que certains Notables, à l'encontre de toute règle de grammaire, osent changer le sens d'un mot, et s'appeler eux-mêmes des Hellènes, et ne pas le considérer comme un péché, bien que Chrétiens, et comme un déshonneur puisqu'ils sont des Romios, chose que nos aïeux n'ont jamais accepté, hors un seul, Julien le Renégat, qui s'enorgueillissait d'être un Hellène. Mais en dehors de nos notables précités, toute notre nation, de nos jours, quand elle dit Hellène, elle sous-entend les païens, mais même si on prend ce nom dans son sens primitif en tant que qualificatif national, cela ne signifie pas que quiconque apprend la langue hellénique devient du coup un Hellène. C'est comme si on disait que celui qui apprend une autre langue prend le nom de celle-ci... Nous nous appelons des Chrétiens».

En 1715. l'éditeur de la traduction de l'*Histoire de Rollin* dédie

l'ouvrage à la «nation glorieuse des Romains» («Ἐνδοξὸν Γένος τῶν Ρωμαίων»)²⁶.

Dans la *Chronique* d'Anthimos (*Χρονικὸν τοῦ Ἀνθίμου*) relatant la guerre russo-turque, on rencontre les «affaires des Romains»²⁷.

Le nationalisme fait naître la dénomination d'Hellène, mais la Nation qui va à contre courant du nationalisme, accouche du terme de Romain, qui relève de l'oecuménisme de l'Empire et qui, maintenant, s'identifie à l'Orthodoxie. Et cela explique la pérennité du terme de Romain.

LE TERME DE ROMAIN, PAR RAPPORT AUX QUESTIONS
DES ÉGLISES D'ORIENT ET D'OCCIDENT
(SCHISME, SYNODES, TENDANCES UNIONISTES
ET ANTI-UNIONISTES)

Mais tandis que, ainsi qu'on a pu le constater, les Empereurs Byzantins se qualifient dans des textes helléniques de Romains, et c'est également le cas, dans une large part, des Hellènes, les Francs, dans le même laps de temps, à savoir le Moyen-Age et la domination turque, n'appelaient les Romains hellénophones que par le terme de Grecs. Ainsi que note Romanidis:

«Dans la science de l'histoire de l'Europe, il existe certaines contradictions importantes et des interprétations erronnées, qui relèvent du refus déjà cité des Francs d'appeler, depuis le IX^e siècle, Romains les citoyens groupés autour de Constantinople, la Nouvelle Rome, ainsi que leur persistance opiniâtre de n'appliquer aux Romains Orientaux libres et à leur roi, que le seul terme officiel de Grec. C'est ainsi qu'on voit dans tous les documents et ouvrages francs, durant tout le Moyen-Age, que nous sommes appelés, au lieu de Romains, des Grecs. De même, dans toutes les traductions faites par les Francs de la langue hellénique en latin, le terme de Romain est rendu par celui de Grec, et le *Rex Romanorum* par celui d'*Imperator Graecorum*»²⁸.

Le processus engagé par le Schisme de 1054, entre le Pape Léon IX

26. Dimaras, *Διαφωτισμός*, p. 209.

27. P. Kontoyannis, *Οἱ Ἕλληνες κατὰ τὸν πρῶτον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' Ρωσσοτουρκικὸν πόλεμον (1768-1774)*, Athènes, 1903, p. 313.

28. I. Romanidis, *Ρωμηροσύνη*, op. cit., p. 29.

et le Patriarche Michel Kiroularios, empêche tout compromis entre l'Empire de Constantinople et l'Occident, et ouvre la voie à la chute de l'Empire. C'est durant cette période qu'est mis en relief le terme de Romaïos, s'opposant à celui de Franc ou de Latin, et mène à des conflits entre Unionistes et Anti-unionistes. Les deux périodes successives, la première allant de 1054 à 1204, et la seconde de 1204 à 1453, présentent un aspect politique très précis: la réglementation des rapports de l'Orient avec l'Occident²⁹. En ce moment le terme de Romaïos revendique les affinités avec l'Occident. Ce nouveau contenu est pis plus particulièrement en avant par les Unionistes, dans le but de s'attirer l'aide de l'Occident. Ainsi, D. Kydonis écrit en 1366:

«Qui donc, sinon les Romains, peuvent être les alliés les plus proches des Romains? Car leur ville est la métropole de la nôtre, ayant transmis son nom aux colons»³⁰.

Le Patriarche unioniste Jean Vekkos (1275-1282) dans une lettre adressée au Pape de Rome (1277-1279) s'intitule «Moi, qui ai la chance de présider à l'État des Romains, le Patriarche de Constantinople» (Ἐγὼ τε ὁ τῆς Ρωμαίων ἐπικρατείας προεδρεύειν λαχών, ὁ οἰκουμενικὸς Πατριάρχης)³¹.

Durant le 2e Synode de Lyon (1274), aboutissement des efforts en vue d'une réunification des Églises, le peuple qualifie de *non philoromains* (ὄχι φιλορωμαῖοι) ceux qui, comme le collaborateur de Vekkos Georges Métochitis, prônent l'Union.³² Vekkos, de son côté, s'identifie aux Rex des Romains et évoque l'état des choses d'avant le Schisme: «En plus, en ce temps-là, nous étions les seigneurs de toute la Syrie et la Mésopotamie. En plus, toute l'Ibérie était soumise à nos empereurs. En plus, nos fiefs s'étendaient jusqu'au Danube et incluaient toute la Bulgarie et le pays habité par les Triballes. En plus, Chypre, la Crète, la

29. V. Pheidias, 'Εκκλησιαστικὴ Ἱστορία, Vol. II, Athènes 1977, p. 277.

30. «Ρωμαῖος Συμβουλευτικός», P.G. 154, 977.

31. N. Xexakis, 'I. Békκος καὶ αἱ Θεολογικαὶ ἀντιλήψεις αὐτοῦ. Athènes 1981, p. 56, N. 32. E. Werner, Die Geburt einer Grossmacht - Die Osmanen (1300-1481). Ein Beitrag zur Genesis des türkischen Feudalismus. Akademie-Verlag-Berlin, 1978³, p. 124.

32. N. Ikonomidès, Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIIe-XV siècles), Montréal, 1979, p. 31. D. Geanakoplos, Interaction, op. cit., p. 46: (allothneis-all'ou philoromaioi: des étrangers, de mauvais patriotes). Voir aussi: D. Obolensky, A Philorhomaïos Anthropos: Metropolitan Cyprian of Kiev and all Russia (1375-1406), Dumbarton Oaks Papers XXXII (1978) 96: Φιλορρώμαιος ἄνθρωπος (n. 32). Voir également pour Philoromaïos (Φιλορρώμαιος) et Philoromaïos (Φιλορωμαῖος): G. Typaldos-Iacovatos, op. cit., p. 10.

Sicile également, les îles les plus importantes, ainsi que Calabre et la plus grosse part de l'Italie servaient *τοῖς Ρωμαίων Βασιλεῦσιν*... Et maintenant que notre pays s'est rapetissé, c'en est une honte rien que d'en parler³³.

Philothéos Kokkinos (1364-1376), Patriarche également de Constantinople, dans un discours historique sur le siège et la prise d'Héraclee par les Latins (1352), notant que les Romains de l'Antique Rome et ceux de la Nouvelle n'étaient qu'une «seule nation», écrit:

«Ceux de la Nouvelle Rome, ou plutôt tout ce que nous avons encore en notre possession, tout ce qui est soumis à l'Église Universelle et au Royaume des Romains, tout cela s'appelle, aujourd'hui même, Romain, différant énormément des Romains de l'ancienne Rome, et de tous les Etats soumis à celle-ci, parce que celle-ci a été divisée en tant de parties, de façon à ce que très peu reconnaissent que toutes celles-là n'étaient que Romaines, et appartenaient à la même nation et au même pouvoir, bien qu'ils se soient éloignés aussi bien de l'Église que du Royaume, pour des raisons d'orgueil et de vanité»³⁴.

LE TERME DE ROMAÏOS ET LES APPELS EN AIDE APRÈS LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE

Michel Apostolis (1422-1480) envoie une lettre-appel à l'Empereur Frédéric III, en faveur des Hellènes, esclaves des Ottomans. Frédéric III, au moment de l'envoi de l'appel (après 1459), en ses qualités de Roi d'Allemagne et d'Empereur de Rome, se trouvait au zénith de sa gloire, dominant sur l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et la Pologne. Apostolis donc s'adresse à un Empereur qui reprend les vieilles traditions et ambitions des empereurs de souche allemande du Royaume romain. Il lui demande de nommer Maximilien roi de Byzance, exprimant ainsi nettement la différenciation qui commence à se faire jour dans la première moitié du XVe siècle, entre la conception byzantine de l'oecuménisme du *Βυζαντινοῦ Βασιλεία* d'une part, et d'autre part, la prise de conscience progressive de l'unité et de la particularité de la nation des Hellènes³⁵. C'est dans cette différenciation qu'on peut trouver, l'explication du litige

33. V. Laurent - J. Darrouzès, Dossier grec de l'union de Lyon (1273-1277), Paris, 1976, p. 431.

34. V. Pseftogias, Φιλοθέου Κόκκινου, Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Ἔργα, vol. I-III, Thessalonique, 1979, p. 240.

35. V. Laourdas, Ἡ πρὸς τὸν Αὐτοκράτορα Φρειδερίκον τὸν τρίτον Ἐκκλησία τοῦ Μιχαὴλ Ἀποστόλη, in Γέρας Ἀ. Κεραμόπουλλου, Athènes 1953, p. 516, 525-526.

intertemporel et de la polémique entre les deux camps adverses, pour le maintien ou le rejet du terme de *Romain*, pour l'adoption ou non du terme d'*Hellène*. Les Byzantins, et leurs continuateurs les Phanariotes, dont Katartzis, Kommitas, Typaldos-Iacovatos, et, plus tard, à l'aube du XXe siècle, d'autres «Byzantins», pourrait-on dire, tels Eftaliotis ou Psychari, ne connaissent que la nation romaïque-oecuménique à travers l'Orthodoxie. Les «Eclairés», les Occidentaux, les «nationaux», tels Pléthon, Argyropoulos, Hadjidakis, ne connaissent que le terme d'*Hellène*, et que la notion de la Nation restreinte dans ses frontières, par rapport à l'oecuménisme byzantin. Ce retrécissement s'était déjà amorcé, quand Jean Argyropoulos dans sa «Monodie à l'Empéreur Jean Paléologue» (*Μονοῦδιον εἰς τὸν αὐτοκράτορα Ἰωάννη Παλαιολόγον*), le célébrait en tant que Chef des Hellènes. Cela sortait des cadres de l'esprit byzantin, d'après lesquels le «Roi des Romains» (Ὁ βασιλεὺς τῶν Ρωμαίων) était roi de tous les Chrétiens et, plus particulièrement, après la création d'Empires à l'Occident aussi, roi de tous les Hellènes orthodoxes, à savoir le souverain spirituel de tous ceux qui étaient inclus dans la notion de l'Orthodoxie Hellénique, *indépendamment de leur nationalité*. Argyropoulos avait perdu le concept de l'oecuménisme de l'Eglise byzantine, comme d'autres humanistes de son temps. Apostolis reste plus proche de cette conception byzantine de l'univers, assimilé à l'orthodoxie hellénique. Rhigas est, sur ce point, un Byzantin. Koray, un humaniste-nationaliste, un Hellène. Le Siècle des Lumières Néohellénique (XVIIIe siècle), qui marque la rupture entre la conception orthodoxe et byzantine du «Γένος» et celle, laïque du culte de l'Hellade, qui crée une nation, ne peut s'exprimer que par cette remontée aux sources dans la Nouvelle Rome, et que par l'analyse critique des termes Romaïos-Hellène. Jamais l'Hellinismos, ni la Romiossyni, n'ont oublié ces racines, et c'est pourquoi, durant toute la longue période historique, marquée par la fondation de la Nouvelle Rome, traversant la domination turque, arrivant à la guerre d'Indépendance, se concrétisant dans la création du nouvel Etat hellénique, il existe dans les Lettres une profusion de textes qui revendiquent dans l'un ou dans l'autre sens le terme juste et la conception de vie selon leurs vœux: Byzance-Romaïos-Ghénos / Hellade-Hellène-Nation. Le terme de Romaïos, abondant à Constantinople, et même après sa chute, s'ame- nuïse à partir du XVIIIe siècle. Les notions de Romaïos-Romios sont en regression, quitte à renaître, de nos jours, avec des prétentions étranges, dans des milieux divers, en principe ecclésiastiques. Y a-t-il un rapport avec l'union projetée des Eglises? On ne sait. Qui va avoir le dessus? La succession de Constantinople héritée par Latium? Ou bien l'Hellade

et le legs de l'Antiquité, ou même la succession assumée par la Troisième Rome? En ce qui concerne les Lettres et l'Histoire helléniques, ces pensées reviennent chaque fois qu'il y a une exaltation de la mémoire du passé, et quand ce passé installe ses «marches» à Byzance. Mais cela c'est un projet autrement ample, qui peut avoir comme titre «Byzance dans l'Hellénisme actuel», et qui doit être envisagé sous tous ses aspects: juridiques, théologiques, diplomatiques, historiques, dans son contexte aussi bien local qu'international. Peut-être qu'ainsi on commencera de prendre conscience de ce qui n'est encore que diffus: L'oecuménisme du christianisme tend à prendre forme de nouveau. Les temps le réclament. Il nous faut une issue aux impasses et déceptions multifformes qui nous accablent. Cet oecuménisme est une conception toute neuve, mais qui peut passer par l'école de la Nouvelle Rome. Les tentatives et les rêves de la reconstitution sont restés jusqu'à présent dans le domaine de l'irréel. Ce problème n'est pas uniquement hellénique, il touche à l'histoire de l'esprit européen dans la totalité. Dans l'Hellade d'aujourd'hui on perçoit cette recherche et ce renouement. Tout récemment, à l'Académie d'Athènes, l'académicien et professeur du Droit Romain et Byzantin J. Sontis a parlé sur «de Droit Romain et l'esprit hellénique» (Ρωμαϊκὸν Δίκαιον καὶ Ἑλληνικὸν πνεῦμα) dans un effort de relier le droit romain au droit hellénique. Il conclut en disant: «L'esprit hellénique a nourri et aidé le droit romain, depuis sa naissance jusqu'à sa codification par Justinien». Et également: «L'esprit hellénique depuis Alexandre le Grand a contribué à l'universalité du droit romain»³⁶. Il ne faut naturellement pas passer sous silence les travaux précieux de l'académicien P. Zépos, qui recouvrent le domaine de l'histoire du Droit aussi bien de l'Hellade et de Rome que des Balkans. Ses études retablissent l'unité dans ce domaine, ce qui est le premier pas vers la synthèse.³⁷ Synthèse qui a été jadis exprimée par un néologisme *Roméohellènes* (ΡωμεοἰἝλληνες) ou *Romellènes* (Ρωμέλληνες), rencontré dans un Panégyrique du XVe siècle, adressé aux empereurs Manuel II et Jean VIII Paléologue. Le rhéteur anonyme présente les Hellènes et les Romains comme *un seul peuple*

36. Πρακτικά τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, année 1981, vol. 56 (1982), p. 161.

37. P. Zépos, Μιχαὴλ Φωτεινόπουλου Νομικὸν Πρόχειρον (Βουκουρέστιον, 1765), Athènes, 1959.

sous ce nom.³⁸ On retrouve dans un texte de 1823 presque le même terme: «Celui des Hellènes Romains qui est niais».³⁹

LA DÉNOMINATION DE ROMAÏOS ET «L'IDENTITÉ NATIONALE» DES HELLÈNES. HELLÉNISME ET ROMANITÉ

Le problème de la continuité historique du peuple hellène, ainsi que la question homologue de son identité nationale, ont tellement obnubilé les chercheurs hellènes et étrangers, aussi bien historiens que philologues, théologiens et juristes, étudiant les domaines de la philologie classique, byzantine et néohellénique, que rien qu'un résumé des controverses demanderait des volumes pour être présenté⁴⁰. La gamme sur laquelle se sont mûs lesdits chercheurs qui ont affronté ce problème, va de la problématique ethnologique jusqu'à la biologie. L'un d'entre eux même, Fallmerayer, a mesuré au centimètre cube près dans des variétés de l'humain, antiques, byzantines ou modernes, le sang pour prétendre qu'il n'y a même pas une goutte de sang hellénique chez ses contemporains, habitants de l'Etat hellénique moderne⁴¹. Il est bien entendu que la

38. «Ἀνομήμου Πανηγυρικός εἰς Μανουὴλ καὶ Ἰωάννην Ἡ' τοὺς Παλαιολόγους», in Sp. Lampros: *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά* III, Athènes 1926, p. 152. P. Athanassiadi-Fowden, *Julian and Hellenism*, Oxford, 1981, p. 230 et Geanakoplos, op. cit., p. 197.

39. I. Iconomou Larissaiou (1783-1842). *Ἐπιστολαὶ διαφόρων, Φιλολογικῆ Παρουσίασις* M.M. Papaiouannou, Athènes 1964. p. 395, 398, 399, 400, 402.

40. Voir le vol. *Byzantina kai Metabyzantina* vol. one, op. cit., consacré au sujet: The «Past» in medieval and modern greek Culture, et plus particulièrement l'article de S. Vryonis *Recent scholarship on continuity and discontinuity of culture: Classical Greeks, Byzantines, Modern Greeks*, p. 237-256. A. Cameron, *Continuity and change in Sixth-Century Byzantium*, London, 1981. S. Runciman, *Byzantine and Hellene in the fourteenth century* in vol. K. Arménopoulos op. cit., p. 27-31. C. Mango, *Discontinuity with the Classical Past in Byzantium* in vol. *Byzantium and the Classical Tradition*, University of Birmingham. Thirteenth Spring Symposium of Byzantine Studies, 1979, Univ. of Birmingham, 1981 p. 48-57 (voir réponse in S. Vryonis op. cit.) G.G. Arnakis, *Byzantium and Greece, A review article à propos of Romily Jenkins, Byzantium and Byzantinism in Balkan Studies* IV, 1963, p. 379-400. J. Kakridis, *The ancient Greeks and the Greeks of the War of Independence*, op. cit., p. 251-265, et le vol. *Hellenism and the first Greek War of Liberation (1821-1830): Continuity and change, Thessalonique*, 1976. I. Toulounakos, *Συμβολὴ στὴν ἔρευνα τῆς ἱστορικῆς συνειδήσεως τῶν Ἑλλήνων στὴν ἐποχὴ τῆς ρωμαιοῦχης κυριαρχίας*, Athènes 1972, et A. Vakalopoulos, *Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ*, vol. A, Thessalonique, 1961.

41. G. Véloudis, *Jacob Philip Fallmerayer und die Entstehung des Neugriechischen Historismus. Südost-Forschungen* XXIX (1970) 43-90.

science hellénique ne s'est pas privée de tirer des conclusions inverses également hyperboliques. Dans toute cette controverse, bien sûr, le canevas fondamental c'était le maintien, le changement ou l'usage des dénominations nationales. C'est ainsi que le terme de *Romaios* constituait à chaque fois la pierre de touche en ce qui concerne la contestation de l'identité hellénique, et que celui d'*Hellinas* (et très peu celui de *Graikos*) respectivement était le lambeau «rouge» pour les adeptes de l'identité Romaine-byzantine.

Il va de soi qu'en envisageant ainsi ce problème, c'est oublier deux questions importantes: D'abord, le point de vue communément acceptée depuis le temps d'Isocrate déjà que sont appelés Hellènes ceux qui possèdent la culture hellénique, et que donc, le mot d'Hellène n'avait pas un sens strictement national; par ailleurs, on oublie l'événement majeur de l'avènement du Christianisme, exprimé à travers le Patriarcat oecuménique; pour ce dernier la culture permanente ne pouvait qu'être intimement liée aux Lettres Helléniques, même pour les peuples de la péninsule balkanique.⁴² Le caractère oecuménique de ces deux principes fondamentaux, à savoir de l'Hellénisme et de l'orthodoxie, suffirait à lui seul à démontrer la vanité de la controverse autour des dénominations nationales. La notion restreinte du terme *Ethnos* (Ἔθνος) ne pouvait pas contenir l'ampleur du terme *Ghénos* (Γένος), qui recouvrait tous les Chrétiens Orthodoxes, comme par ailleurs le terme d'Hellène dont l'ampleur culturelle et spirituelle ne le cédait en rien au premier n'a jamais été oublié; il s'est par contre élargi, à partir du moment où il a fraternisé avec l'autre grande civilisation, qui était celle de Rome⁴³. A ne pas oublier que l'Hellénisme, sous son aspect philosophique, n'a jamais cessé soit à travers les modèles hellénistiques et romains, soit directement, d'influencer et de former la philosophie chrétienne. Et on peut pas invoquer, comme un argument négatif à la survie diachronique de l'Hellénisme le fait qu'il y a, du point de vue théologique, de nombreux «Κατὰ

42. «Δελτίον Σλαβικών Βιβλιογραφίας», Année Z, fasc. 27, Thessalonique 1970, p. 8-32. *Ariadna Camariano-Cioran* Les Académies Princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs, Thessalonique, 1974.

43. *Geanakoplos*, *Interaction* op. cit., *Vakalopoulos*, op. cit., p. 399, 406-407. *Hér. Callergis*, Ὁ Κρητικός Λόγος τοῦ δεκάτου ἑκτου αἰώνα Θεομᾶς Τριβιζάνος, Athènes 1980, p. 119. En ce qui concerne les origines de la civilisation byzantine pendant la période hellénistique voir: *N. Baynes* and *H. Moss*, *Byzantium*, An Introduction to East Roman Civilisation. Clarendon Press, 1948, Oxford Paperbacks, 1969, p. XV-XXXI.

Ἑλλήνων Λόγος) (discours contre les Hellènes), et qui, naturellement, n'ont jamais cessé de pousser, depuis la première apparition de la nouvelle religion jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Par contre, cette polémique incessante pourrait être l'argument majeur justement de la présence sans faille de l'Hellénisme. L'Hellénisme et le nom d'Hellène ne s'est jamais éteint en tant que conscience de race; C'est pour cela surtout qu'il est combattu; si cette conscience n'existait plus, quelle donc serait la raison de cette opposition farouche? On devait se débarrasser d'une dénomination qui avait pris la couleur du Paganisme. Le terme de Romaïos, sous le patronage du Christianisme, a été accepté avec joie.⁴⁴ Son acception ne signifie pas pour autant la perte de la conscience nationale, étant donné que cette dernière en fait, n'a jamais existé, pour les larges couches, dans sa dimension nationale restreinte. Le Patriarcat, c'était d'«État» du temps de la domination turque, et c'est de là que relevait la conscience du Ghénos, non de l'Ethnos. L'Empereur Romain de Byzance, par ailleurs, suggère la conscience de l'universalisme, de Rome. Aucune problématique autour des consciences nationales. Le Ρωμάϊος passait facilement au Ρωμέλληνας, ou même au Γραικορωμαῖος, plus tard, terme chéri à Koray, mais utilisé dans un sens péjoratif pour les empereurs romains.

Et il n'est pas besoin de recourir aux paroles de Plithon ou du dernier Paléologue que nous sommes des Hellènes («Ἑλληνας ἐσμεν») quant au «Ghénos», comme du seul témoignage d'un début de conscience nationale, au XIe s. ou au XVe siècle, déjà amorcé au XIe, comme il est souvent soutenu (Svoronos, Zakythinos, Vakalopoulos). On insiste: La «Συγγένεια» hellénique n'a jamais été oubliée aussi bien dans les ouvrages de l'Eglise que dans ceux du Siècle. Mais cette Synghénia est une parenté de Ghénos et non d'Ethnos.⁴⁵ Les «Byzantins» se considéraient comme des continuateurs d'un passé culturel à eux, en alliage, bien entendu, avec

44. C. Diehl, Justinien et la civilisation byzantine au XVIe siècle, Paris 1901, p. 564, 565. H. Pernot, D'Homère à nos jours, Paris 1921, p. 30. J. Psichari, *Ρόδα καὶ Μήλα* éd. Byron, Athènes (s.d.) p. 39. Jean Psichari, Argvri Ephtalioti, *Histoire rhomaique*, op. cit., Psichari (p. 195) rend le titre «Ἱστορία τῆς Ρωμοσύνης», par: «Histoire rhomaique», ou «Histoire du Rhomaisme», ce qui nous rappelle le titre du livre de N. Gregoras: «Historia Rhomaike» (Ἱστορία Ρωμαϊκή).

45. Hér. Callerghis. Ὁ Κρητικὸς Λόγος τοῦ 16ου αἰ. Θωμᾶς Τριβιζάνος, op. cit., p. 200, N. 35 où des exemples de: ἐμμονῆς στὸ ἐλληρικὸν γένος (persistence au Ghénos hellénique). D. Zakythinos, Ἡ Βυζαντινὴ Αὐτοκρατορία 324-1071, Athènes 1969, où sont étudiés les rapports des dénominations (Βυζαντινός-Ρωμαῖος, Ἑλληνας). M. Angold, Byzantin «Nationalism» and the Nicean Empire, In Byzantine and Modern Greek Studies I, 1975, p. 67. J. Imscher, Nikäa als Zentrum des griechischen Patriotismus, in Revue des études sud-est européennes, 8, 1970, p. 33-47.

l'élément chrétien. Ils ont la conviction d'appartenir, en tant qu'héritiers naturels, à une civilisation incomparablement supérieure à celles des autres, et de détenir la seule foi juste, l'Orthodoxie⁴⁶.

La chute de Constantinople ne change en rien la situation, en ce qui concerne notre sujet. Roum (Romaïos) continuera à signifier pour les Turcs les habitants soumis, et les auteurs des «Thrènes» (Θρήνων) parlent de la chute des Romains. Les historiens de l'événement G. Sfrantzis, Doucas, Kritovoulos ο Imvrios, ne parlent, eux aussi, que de Romains, avec la seule exception le disciple de Plithon, Laonicos Chalkokondylis, qui nomme «Hellinon Vassiléus» (Ἑλλήνων Βασιλεύς) et non des Romains, l'empereur de Byzance. D'ailleurs les protagonistes de son Histoire sont les Hellènes⁴⁷. Les arguments de Chalkokondylis, vouant à l'anathème la dénomination des Hellènes sous le terme de Romains, et des rois de Constantinople, sous celui de Rois des Romains, seront repris, trois siècles plus tard, en 1791, les auteurs de la «Γεωγραφία Νεωτερική», Daniil Philippidis et Grigorios Constantas.⁴⁸ Ce même point de vue développé, quatorze années plus tard, par Coray, dans son ouvrage «Διάλογος δύο Γραικῶν» (1805), ainsi que dans d'autres⁴⁹. Selon lui tous ceux qui préférèrent le nom de Romain de celui d'Hellène sont des niais. L'emploi du terme de Romain est également abusif pour Philippidis et Constantas. Et, dans ces mêmes années (1810) ce même problème est soulevé dans «Χειραγωγία Παίδων»: Question: Comment devons-nous être appelés, nous? Des Hellènes ou des Romains? Réponse: Vous ne devrez jamais accepter être appelés des Romains mais des Hellènes, parce que les *Romaïos*, c'est-à-dire les *Romani*, ont rendu le pays un désert barbare.⁵⁰

En 1810, Christopoulos, par contre, reste indifférent vis-à-vis des termes, et demande des «œuvres» analogues à celles des Bons Hellènes.⁵¹ Donc, tandis que pendant les dernières années avant la Guerre

46. E. V. Ivanka, Rhomäerreich und Gottesvolk, München, 1968 [Critique de I. Carayannopoulos, in Βυζαντινά II (1970), 386].

47. H. Ditten, Βάρβαροι, Ἕλληνες und Ρωμαῖοι bei den letzten byzantinischen Geschichtschreibern, op. cit., p. 276.

48. Δανιὴλ καὶ Γρηγορίου Δημητριάδων, Γεωγραφία Νεωτερική, Vienne, 1791, p. 142-143.

49. Ad. Coray, Διάλογος δύο Γραικῶν, Venise, 1805, p. 37 et 85, cf. aussi «Σάλπιγμα Πολεμιστήριον» (1801), p. 6, 7, 8, 9, 10, 13 et «Περὶ τῶν Ἑλληνικῶν Συμπερόντων Διάλογος», op. cit., p. 45.

50. «Χειραγωγία Παίδων», Venise, 1810.

51. A. Christopoulos, Ἄπαντα, éd. Valéas, 1969, p. 481 et 491-498 en ce qui concerne l'oeuvre de Christopoulos: Ἑλλήνων ἔθνος καὶ γένος.

d'Indépendance (1821), le terme de Hellène se généralise, sans toutefois que le nom de romain recule, qui, on l'a vu, réclamait ses droits par le truchement du Phanariote Katartzis, après la libération du pays, pendant les vingt ou trente premières années, le problème revient en force. Quelque peu plus tôt, on a vu la mise en avant du nom de Romaïos et de Romiossyni par Typaldos-Iacovatos dans son «*Ἱστορία τῆς Ἰόνιας Ἀκαδημίας*». Maintenant, le terme «Romaïsme, et «Nation romaine» fait son entrée officielle dans des textes d'histoire et de droit, pour souligner, dans ces deux cas, l'enterrement de la tradition romaine.⁵² La revue juridique *Θέμις* paraît (1846-1865), dans le but de réagir contre le mouvement du romaïsme qui déferle dans la Grèce de 1850. La revue a comme point de départ l'héritage byzantin.⁵³ Le décret de la Régence de 1835, qui citait «des lois politiques des empereurs byzantins», sert de tremplin à cette recherche de l'histoire du droit dans la direction de Rome et de Byzance.⁵⁴ Et tandis que la littérature essayait de rejeter la romanisation, Argyris Eftaliotis vient, 50 ans environ après Zampélios, en 1901, et compose, on l'a vu, l'histoire de la Romiossyni («*Ἱστορία τῆς Ρωμιόσύννης*») entraînant les controverses connues, dans les colonnes des journaux, comme dans des textes spécifiques. Des célébrités du temps, N. Politis, Hatzidakis, Sotiriadis, Palamas, Psichari, Kroumbacher, font pièce de tout bois, et font revenir à l'actualité le nom de Romaïos.

Une nouvelle adoption du terme recommence, qui aboutit à Séféris et à Ritsos avec le «*Καχμός τῆς Ρωμιόσύννης*» (le crève-cœur de la Romiossyni). Et, tout récemment, le problème est devenu un objet d'activité d'édition, dans des cadres théologiques (Romanidis). Mais, abstraction faite des termes, le noëud se trouve ailleurs: Dans le grand héritage. Par

52. S. Zampélios, Βυζαντινὰ μελέται περὶ Πηγῶν Νεοελληνικῆς Ἐθνότητος ἀπὸ Ἡ' μέχρι Ἰ' ἑκατονοεταετηρίδος μ.Χ. Athènes, 1857, p. 274. Zampélios prétend que, de son temps, les Graïcos usurpent sans raison la nationalité romaine, et parle encore de: ψευδωνυμία romaine, nichée sans raison depuis tant de siècles (p. 461). Le même, bien que non juriste s'élève contre la romanisation du Droit («*Ἐκρωμαϊσμοῦ τοῦ Δικαίου*») en Grèce moderne, dans son livre sous le titre «*Ἱστορικὰ Σηκηνογραφήματα*» (Athènes 1850, p. 72).

53. G.A. Pétropoulos, Ἡ ἑλληνικὴ συμβολὴ εἰς τὴν ἔρευναν τῆς Ἱστορίας τοῦ Δικαίου, Athènes 1945, p. 10, 29, et 122: «Selon les récents historiens hellènes du Droit Romain ne peut être étudié en soi, mais on doit rechercher la provenance des institutions, ainsi que les influences indubitables, aussi bien helléniques que d'autres» Du même: Ἱστορία καὶ Εἰσαγήσεις τοῦ Ρωμαϊκοῦ Δικαίου, ὡς εἰσαγωγή εἰς τὸ ἰσχύον ἐν Ἑλλάδι ἄστυκὸν Δίκαιον καὶ εἰς τὸν Ἀστυκὸν Κώδικα, Athènes 1944.

54. Pétropoulos, Ἡ ἑλληνικὴ συμβολή, op. cit., p. 3.

conséquent, tout ceux qui, jadis, faisaient partie de l'Empire Romain, mettent en avant leurs titres d'authenticité. Les Hellènes, outre ces titres, en revendiquent d'autres, plus précieux: Les titres culturels de l'Héritage hellénique. Que les chercheurs étrangers ne doivent donc pas se presser à jeter l'anathème et à se servir de bas sarcasmes à propos de cet effort; ses motifs ne sont pas bas, et la façon de pensée ne doit pas non plus être basse.⁵⁵ A des époques de Technocratisme et de manque total d'humanisme, les messages aussi bien de l'Antique que de la Nouvelle Rome, la civilisation grégoromaine et Christianisme, sont autant de mémoires reconfortantes.

CONCLUSIONS

Les écrivains romains qui utilisent la langue hellénique dans leurs oeuvres, appartiennent à l'Hellade, qui peut expliquer l'adoption du terme de Romaios par les Hellènes, pris dans son sens d'identification culturelle, non dans celui de conquérant. Ce la justifie l'emploi du terme pour signifier les hellènes par Porphyrogénète, repris beaucoup plus tard, dans la pièce crétoise de *Fortounatos*. Cela explique également l'option de Koray, d'inaugurer l'édition de sa Bibliothèque Hellénique (1805) ('Ελληνική Βιβλιοθήκη), avec l'oeuvre du Romain Ailianos («Ποικίλη Ἱστορία»). C'est sous la même instigation que Coray a également édité le «Εἰς Ἐκκυστόν» de Marc Antoine (Aurèle), en 1816. L'éminent éditeur et commentateur des textes de l'Hellade, dont toute l'oeuvre n'a pu être menée à bonne fin que sous l'influence constante de la philosophie civique de l'antiquité hellénique, a ainsi reconnu le jumelage de la littérature de

55. On se réfère à *C. Mango*, par ailleurs très intéressant dans son domaine, et à son ouvrage «Byzantinism and Romantic Hellenism» au Journal of Warburg and Courtauld Institutes, XXVIII (1965) 29-43. Réponse a été donnée par *Sp. Vryonis*, in Recent Scholarship on continuity and discontinuity of Culture, op. cit., p. 239, et in p. 253, bibliographie concernant les critiques portant sur les points de vue de Mango. A ajouter *A. Kyriakidou-Nestoros*, *Λογογραφικά Μελετήματα* (non daté) p. 221. Il y a aussi le cas du gallocanadien québécois *J. Bouchard* «La formation de la conscience nationale chez les Grecs modernes», in *Études Françaises*, X(1974) 397-410. L'auteur, voulant puiser, à tout prix, des arguments historiques et fonder ainsi le mouvement séparatiste du Québec, se voit ainsi, privé, à ce qu'il paraît, de toute solidité scientifique. En ce qui concerne *Jenkins* et ses «excentrismes», voir la nécrologie de N. Panayotakis, in *Ἑλληνικά* XXIV (1971) 222-223. Pourtant ce dernier reconnaît très honnêtement que Jenkins «sert dignement les Études byzantines». Voir également *G.G. Arnakis*, *Byzantium and Greece*, à propos de Romilly Jenkins, *Byzantium and Byzantinism*, in *Balkan Studies* IV (1963) 379-400.

l'Hellade et de Rome, en tant que maîtres des néohellènes. Un dernier indice, c'est d'ailleurs l'édition, par ce même Koray, des «Vies Parallèles» (Παράλληλων Βίων), de Plutarque, (1809) le représentant le plus typiquement de cette dualité.

L'octroi de la citoyenneté romaine aux Hellènes, en donnant les mêmes droits à ces derniers que ceux des Romains de vieille souche, ne fait que couronner l'identification culturelle et rend caduc toute référence du terme à l'idée d'une conquête. Car l'idée romaine de la signification du terme de citoyen s'identifiait à celle que s'en faisaient les Hellènes.

L'avènement du Christianisme n'a pas fait disparaître l'héritage spirituel hellénique; par contre, il l'a fait remonter à la surface, en exerçant sa critique contre lui, afin de pouvoir imposer l'idéal chrétien de la vie et de l'Homme. Constantin le Grand est celui qui soutient le Christianisme et contribue ainsi à promouvoir l'identification des Chrétiens et des Romains dans le domaine théologique. Le terme de Romain recouvre, dorénavant le besoin théologique. L'événement est de taille, et explique l'usage du terme par les Patriarches et les écrivains de l'Église, ainsi que les Phanariotes qui expriment la conception œcuménique du Patriarcat. C'est pour cette même raison que l'Église de l'État Hellénique, utilise très couramment les termes de «Romios» et de «Romiossyni».

Les Unionistes (Vekkos, G. Métochitis sont qualifiés comme non «philoromaïoi» (ὄχι Φιλορωμαῖοι). Dans ce cas, le «Romaïos» de la Nouvelle Romain se considère comme le descendant authentique des Romains de l'Empire, rejetant les Occidentaux.

Plithon, dans son oeuvre précitée (P.G. 160, 824a) ne combat ni ne limite le romaïsme, d'après Beck⁵⁶; par contre, il considère le romaïsme comme une branche de l'Hellénisme; il va jusqu'à parler de «Ἡμετέρου τούτου τοῦ Ρωμαίου γένους» (P.G. 160, 953a, cf. aussi P.G. 160, 953b)⁵⁷. Plithon n'utilise que le terme «Γένος τῶν Ἑλλήνων» et «Γένος τῶν Ρωμαίων», et jamais celui de «Ἔθνος» bien qu'il utilise ce terme (P.G. 160, 844B. P.G. 160, 845A, P.G. 160, 848D). C'est sous cette notion de «Γένος»

56. H.C. Beck, Theodoros Metochites, Die Krise des byzantinischen Weltbildes im 14. Jahrhundert, München, 1952, p. 129.

57. Th. Nikolaou, Αἱ περὶ Πολιτείας καὶ δικαίου ἰδέαι τοῦ Γ. Παλήθωνος Γεμιστοῦ, Thessalonique, 1974, p. 101.

que s'opère l'identification du mot de Romain «Ρωμαῖος» avec celui d'Hellène «Ἑλληνας». ⁵⁸

Au moment où l'Occident rejette la dénomination de «Romain», comme un terme péjoratif, c'est à l'Orient de l'honorer. ⁵⁹ On le revendique et on le met en relief. Les remarques de Hatzidakis dirigées contre Krumbacher n'ont pas de fondement historique. ⁶⁰

Cette étude sur la terminologie concernant la romanité ⁶¹ après Rome nous amène à une dernière révision quant au «Siècle des Lumières Néo-hellénique» (Διαφωτισμός), qui doit aussi être examiné sous l'angle de Byzance et de Rome. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions définir son caractère, qui est délimité par deux pôles: Le ghénos (Γένος) et l'Ethnos (Ἔθνος). Selon nous il prend ses sources dans la domination romaine et l'Empire de Byzance et, plus particulièrement, au sein du Patriarcat oecuménique et de l'Orthodoxie, que ses rapports soient positifs ou négatifs ou, et c'est parfois le cas, les deux à la fois. Mais l'infrastructure reste toujours hellénique. Et ceci, est une autre histoire.

58. G. Pfeiffer, Studien zur Frühphase des europäischen Philhellenismus (1453-1750) Inaugural Dissertation [1968] p. 41, 213, 261 n. 5. Une recherche spéciale s'avère pourtant nécessaire en ce qui concerne la définition exacte de ces deux termes capitaux, ainsi que leur détermination conceptuelle depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle. Il s'agit des dénominations «Ghénos» «ΓΕΝΟΣ» et «Ethnos» «ΕΘΝΟΣ». Peut-être constatera-t-on ainsi que les traits qui forment la dite «conscience nationale» sont autres, et non les citations sporadiques à certaines dénominations. Il est sans doute risqué, et c'est une mauvaise interprétation de termes, que de se baser sur le passage de Plithon: Ἑλληνας τὸ γένος ἐσμὲν «Hellinès to ghénos esmen», et de tirer par là la conclusion d'un éveil de la nation, en identifiant Γένος «Ghénos» à «Ethnos» Ἔθνος. D'ailleurs le mot même d'éveil est inadéquat, étant donné que ne sont jamais tombés en léthargie les éléments constitutants de l'Empire Byzantin, connaisseurs profonds des Lettres grecques.

59. Voir ici note 16.

60. «Τὸ πρόβλημα τῆς Νεωτέρας γραφομένης Ἑλληνικῆς ὑπὸ Κ. Κrumbacher καὶ ἀπάντησις εἰς αὐτὸν ὑπὸ G.N. Hatzidakis», Athènes 1905, p. 240-243 et 654-659, et passim. Voir aussi D. Zakythinos, Βυζαντινὴ Ἱστορία (324-1071), Athènes 1977, p. 13.

61. Voir A. Duty, Un livre grec sur «des lumières» occidentales traduit en roumain en 1819, in Revue Roumaine d'Histoire, Bucarest, T. IV, N. 5, 1965, p. 987, n. 16. S. Papacostea, Les Roumains et la conscience de leur romanité au Moyen Age, in Revue Roumaine d'Histoire, Bucarest, 1965, No 1, p. 15-24 (cité par Duty). L. Mavrommatis, Οἱ Πρώτοι Παλαιολόγοι, προβλήματα πολιτικῆς πρακτικῆς καὶ ἰδεολογίας. Athènes 1983, p. 111, n. 86, 120.

ANNEXE

Ici nous ne citons, dans leur forme originale, que les extraits des textes, qui sont traduits dans le présent article. Ne sont pas comprises toutes les autres sources, citées et commentées dans le texte.

Le numérotage indique le renvoi à la note, où les indications bibliographiques complètes. On suit la succession des textes dans l'article*.

Π. ΚΟΔΡΙΚΑΣ (σημ. 17, 18): «γλώσσαν ἀπλῆν κοινῶς λέγομεν τὴν τετριμμένην καὶ κοινῶς ὀμιλουμένην δημοτικὴν διάλεκτον τὴν ὁποίαν καὶ Ρωμαϊκὴν γλῶσσαν Ἑθνικῶς, ὀνομάζομεν. Αὕτῃ ἡ ἐπωνυμία ἔχει γνησίαν τὴν σημασίαν τῆς. Οἱ Ἕλληνες κατὰ πολιτικὴν μεταρρύθμισιν τῆς Ρωμαϊκῆς Αὐτοκρατορίας ἐπωνομάσθησαν Ρωμαῖοι πολιτικῶς... ἡ δημοτικὴ γλῶσσα προσηρόντως καὶ κατὰ θεωρίαν καὶ κατὰ πρᾶξιν ἐπωνομάσθη ἀπλῆ Ρωμαϊκῆ... Ρωμαϊκῆ κατ' ἐθνικὴν ἐπωνυμίαν καθ' ὅτι καὶ ὁ λαὸς ὅπου τὴν ὀμιλοῦσε δι' αὐτοῦ τοῦ ὀνόματος ἐθνικῶς διεγνωρίζετο)... καὶ αἰεταὶ σὲ ὅλους γνωστὸ ὅτι τὸ Ἑλληνικὸν Γένος, διὰ μὲν τῆς παγκοσμίου Ρωμαϊκῆς Κυριαρχίας συμπεριελήφθη πολιτικῶς εἰς τὴν ἐπικράτειαν τῶν Ρωμαίων, διὰ δὲ τῆς Ἱερῶς Χριστιανικῆς Πίστεως ἐθνικῶς ἐνώθη μὲ τὸ Ρωμαϊκὸν Ἔθνος» ὥστε, διὰ τῆς μεταθέσεως τοῦ αὐτοκρατορικοῦ θρόνου τῶν Ρωμαίων εἰς Κωνσταντινούπολιν, Ρωμαῖοι οἱ Ἕλληνες μετωνομάσθησαν καὶ ὅλοι οἱ Ρωμαῖοι ἐν γένει Χριστιανοὶ ἀνεκηρύχθησαν. Οἱ εἰς αὐτὴν τὴν ἐθνικὴν ἐπωνυμίαν συμπεριλαμβανόμενοι Ἕλληνες, ἂν ὡς Ρωμαῖοι ἔχασαν τὴν πολιτικὴν βασιλείαν, ὡς Χριστιανοὶ ὅμως ἐφύλαξαν τὴν ἐθνικὴν τῶν ὀλοκληρίαν. Ὅθεν τὸ Ἑλληνικὸν Γένος, διὰ τῆς Χριστιανικῆς Πίστεως διεσώθη ἀκέραιον. Ἡ πολιτικὴ του κατάστασις ἄλλαξε».

Α. ΚΟΜΝΗΝΟΣ ὙΨΗΛΑΝΤΗΣ (σημ. 19): «μετὰ τὸσάυτας νίκας τῶν Μοσχόβων κατὰ τῶν Ὁθωμανῶν δὲν ἠλευθερώθημεν οἱ Ρωμαῖοι», καὶ «δύσκολον πολλὰ τὸ νὰ γένη εἰς τὸ ἐξῆς ἡ ἀνάστασις τῆς ρωμαϊκῆς βασιλείας»

* Ἐδῶ θὰ παραθέσουμε στὴ πρωτότυπη μορφή τους μόνο τὰ ἀποσπάσματα τῶν κειμένων, ποὺ μεταφράζονται σ' αὐτὸ τὸ ἄρθρο. Δὲν περιλαμβάνονται ὅλες οἱ ἄλλες πηγές, ποὺ χρησιμοποιοῦνται στὸ κείμενο γιὰ σχολιασμό. Ἡ ἀριθμητικὴ ἔνδειξη δηλώνει τὴν παραπομπὴ στὴν ἀντίστοιχη σημείωση, ὅπου καὶ ἡ πλήρης βιβλιογραφικὴ ἀναγραφή. Ἀκολουθεῖται ἡ σειρά, ποὺ ἀπαντοῦν τὰ κείμενα αὐτὰ στὸ ἄρθρο.

Γ. ΤΥΠΑΛΔΟΣ ΙΑΚΩΒΑΤΟΣ (σημ. 23): «ἓνα τμήμα τοῦ ἰδανικοῦ ἔθνους ἔχει λευτερωθεῖ, εἶναι ἡ ἐπαρχία τῆς Ἑλλάδος» ἀπομένει τὸ ὑπόλοιπο «ὁ θρόνος τοῦ Μεγάλου Κωνσταντίνου» καὶ κοντὰ σ' αὐτό, τὸ ἄλλο «μικρότατο μέρος τῆς Ρωμοσύνης, τὰ ἑπτὰ νησιά, ποὺ καὶ κεῖ, γιὰ νὰ σιάξουν τὰ πράματα, θὰ πρέπει νὰ ἀερίσ' ἡ ρωμαϊκὴ σημάξια.

Κ. ΣΤΑΜΑΤΗΣ (σημ. 24): «Πρὸς τοὺς Ρωμαίους τῆς Ἑλλάδος».

Δ. ΚΑΤΑΡΤΖΗΣ (σημ. 25α): «Τὸ ἔθνος μας τὸ ρωμαϊκόν» «εἰς καιρὸν ὅπου κανένα ἔθνος ἀπὸ ἐκεῖνα ὅπου ἐμετέβαλαν τὸ ὄνομά τους δὲν ἐπιγράφεται ἔστιν ὅτι τὸ ἀρχαῖον του, παρὰ ἂν εἶναι διὰ καύχημα, ἢ δὲν τὸ ἀποφεύγει διὰ πάντα, παρὰ ἂν εἶναι διὰ ὄνειδος. καθὼς εἰς ἡμᾶς εἶναι ἀτιμία τὸ ἐλληνικὸν ὄνομα καὶ πρόκριμα... πρόκριμα εἶναι διατὶ μετὰ τὴν Χριστιανοσύνην, ἕως τὴν Εἰρήνην τῆς Ἐκκλησίας, οἱ Ἕλληνες ὅπου ἔγιναν Χριστιανοί, ἐλέγουνταν αὐτὸ τοῦτο, καὶ ὄχι πλέον Ἕλληνες. Μετὰ τὴν Εἰρήνην ὀνομάσθησαν, Ρωμαῖοι, καὶ λέγονται ἔτι ἕως τὴν σήμερον τὸ Ἕλληνας ἔμεινε νὰ σημαίνει τὸν εἰδωλολάτρην ἁπλῶς. Ὅθεν καὶ εἰς τὰ δύο ὀνόματα [Ἕλληνες καὶ Χριστιανοί] ἔγινε παραγραφή ἐξ ἀνημονεύτων χρόνων»... «Λέγωντας Ρωμηὸ Χριστιανὸ ἔνοῶ ἓναν πολίτη ἔνοῦ ἔθνους, ποὺ μετὰ τὰ δύο ὀνόματ' αὐτὰ τὸν δηλοῦνε αὐτόνα νὰ ν' μέλος αὐτηγῆς τῆς πολιτικῆς κοινωνίας, ἀπτὴν ὅποια καὶ παρονομάζεται». ... «Ἄλλὰ κ' αὐτὴ ἡ ὑπερβολικὴ κλίση στὴν ἑλληνικὴ παιδεία καὶ γλώσσα ποὺ μερικοὶ σπουδαῖοι μας ἀκολουθοῦν, ὥστε ποὺ τὸ ἔχουν τιμὴ τους νὰ ἐπιγράφονται κ' Ἕλληνες, εἶναι ἀνάξιον πρᾶγμα σ' ἓναν Ρωμηὸ Χριστιανό. Ὅσαν ὅπου ἔμεῖς κατὰ πρῶτον ὀνομαστήκαμε Γραικοί, ζαὲρ καθὼς καὶ τὸ λὲν ἀπὸ κανένα μεγάλο ἄνθρωπο, ποὺ ἀναμφιβόλως ἐλέγουνταν βασιλεῖς τότε, (γιατὶ ὁ τυχὼν δὲν δίνει ὄνομα σ' ἓνα ἔθνος) καὶ μετὰ τὸ ὄνομα μᾶς ἐγνώρισαν τὰ δυτικὰ σ' ἡμᾶς ἔθνη. ἔμεῖς κατόπι τ' ἀλλάξαμ' αὐτὸ κ' ἐπήραμε τὸ Ἕλληνας ὄνομα (Λεγ. ὁ Ἀπολλόδωρος βιβλ. α', κεφ. ζ', παρ. β', ὅτι «αὐτὸς μὲν (ὁ Ἕλληνας) ἀπ' αὐτοῦ τοῦς καλουμένους Γραικοὺς προσηγόρευσε Ἕλληνας»), τὰ εἰρημένα ὅμως ἔθνη δὲ μᾶς τὸ ἄλλαξαν· μόνε τὰ ἀνατολικά π' ὡς εἰκὸς τότες, μᾶς πρωτογνώρισαν, μᾶς ἔλεγον Γιουναί, Ἴωνες. Μετὰ Χριστόν, ἀπ' οὗ δεχτήκαμε τὴν πίστη μας, ὀνομαστήκαμε Χριστιανοί, κ' ἐλέγαμ' Ἕλληνας τοὺς εἰδωλολάτραις, ὄνομα θρησκείας. Μετοικίζοντας μετὰ ταῦτα ὁ μέγας Κωνσταντῖνος τὸ βασίλειον στὴν Κωνσταντινούπολιν, ὀνομαστήκαμε Ρωμαῖοι, κ' ἔτι μᾶς ἔλεγον ὅλα τὰ ἔθνη τοῦ κόσμου, κὶ ἀκολούθησε πάντα νὰ λέμε τοὺς εἰδωλολάτραις μετὰ τὸ Ἕλληνας ὄνομα. Ἀπ' οὗ ὑπερίσχυσε στὴν Ἰταλία οἱ Λομπάρδοι εἰς καταφρόνιον ἐλέγαμε τοὺς κάτοικους τῆς Ρώμης Λομπάρδους καὶ εἰς ἐντέλογον μᾶς ἔλεγον ἐκεῖνοι Γραῖκοὺς ἔνοοντας μας Ἕλληνας, καὶ δίδοντας αἰτιολογία ὅτι δὲν εἴμασιε πλέον Ρωμαῖοι, γιατί δὲ λαλοῦμε τὴ γλώσσα τους, μήτ' ἀκολουθοῦμε τὰ ἔθνη τους, μήτε φοροῦμε τὰ ρούχα τους· οἱ δικοὶ μας ὅμως ποτὲ δὲν τὸ δεχτήκαμε πλὴν ἐπικράτησε τοῦτο

καὶ στὴν ἐπίλοιπη Εὐρώπῃ νὰ μᾶς τὸ λέν, κ' ἔμειναν μόν' τῆς Πρεσβυτέρας Ρώμης οἱ κάτοικοι νὰ λέγουντ' ἐκεῖ Ρωμᾶνοι, ὃ ἐστὶ Ρωμαῖοι. μ' ὄλον τοῦτο τ' ἀνατολικά ἔθνη μᾶς λέγουνε Ροῦμ ἢ Οὐρούμ. Κ' ἐμεῖς τὸ φυλάγομε καὶ λεγόμεσθε Ρωμηοὶ μὲ μιὰ λίγη μεταβολὴ μόνε στὴν προφορὰ του. Λοιπὸν ἐκεῖνο πῶνομα ποῦ ἀπὸ Χριστοῦ ὡς τὴν αἰχμαλωσίᾳ μας τόσους αἰῶνες ἔλαβε χρῆση, κ' ἡ σημασίᾳ του βεβαιώθηκε μὲ παραγραφὴ χρόνων ἀμνημονεύτων νὰ σημαίνῃ εἰδωλολάτρη, πῶς μερικοὶ σπουδαῖοι ἐνάντια καὶ στοὺς κανόνες τῆς γραμματικῆς τοῖμοῦν ν' ἀλλάζουσι σημασίᾳ λέξης, καὶ νὰ λέν τὸν ἑαυτὸ τους "Ἕλληνας, καὶ νὰ μὴν τὸ ἔχουν πρόκριμα καθὼ Χριστιανοὶ καὶ ἀτιμία, καθὼ Ρωμηοὶ, ποῦ οἱ γονεῖς μας Ρωμᾶιοι δὲν τὸ ἐδέχτηκαν ὅξ ἀπὸ ἕνα, τὸν παραβάτη Ἰουλιανό, ποῦ ἐνασμονίζονταν νὰ λέγεται "Ἕλληνας. Ἄλλὰ κ' ὅξ ἀπτοὺς σπουδαίους μας ὁποῦ εἶπα, ὄλο τὸ ἔθνος μας τώρα, ὅταν λέν "Ἕλληνα, νοοῦνε εἰδωλολάτρη" εἶδε καὶ τὸ πάρομ' ἀπλῶς στὴν πρώτη του σημασίᾳ ὄνομα ἐθνικό, γιὰ τοῦτο κι' ὅποιοι διαβάσῃ Ἑλληνικά δὲν γίνεταὶ "Ἕλληνας, καθὼς μήτ' ὅποιοι μᾶθ' ἄλλη γλῶσσα, δὲν παρονομάζεται ἀπ' ἐκείνηνα... λεγόμεσθε: χριστιανοί.

Δ. ΚΥΔΩΝΗΣ (σημ. 30): «Τίνας Ρωμᾶίους Ρωμᾶίων οἰκειότεροι σύμμαχοι; Ἡ γὰρ ἐκείνων πόλις τῆς ἡμετέρας μητροπόλις γέγονε καὶ τοῖς ἐποικοῖς κοινωνήσασα τῆς ἐπωνυμίας».

Ι. ΒΕΚΚΟΣ (σημ. 31, 33): «ἐγὼ τε ὁ τῆς Ρωμᾶίω ν ἐπικρατείας προεδρεῦει λαχών, ὁ οἰκουμενικός Πατριάρχης)... «Ἐτι γὰρ τότε Συρίας ἀπάσης καὶ Μεσοποταμίας ἄρχοντες ἦμεν ἔτι πᾶσα Ἰβηρία τοῖς ἡμῶν ὑπέκειτο αὐτοκράτορσιν' ἔτι τὰ σχοινίσματα ἡμῶν εἰς Δούναβιν ἐκτενόμενα Βουλγαρίαν πᾶσαν καὶ τὴν παρὰ Τριβαλλῶν οἰκουμένην ἐντὸς περιέλειπον. ἔτι Κύπρος καὶ Κρήτη σὺν αὐτῇ Σικελίᾳ αἱ τῶν νήσων περιφανέστεραι, Καλαβρία τε καὶ τῆς Ἰταλίας τὸ πλεόν τοῖς Ρωμᾶίων Βασιλεῦσιν ἐδούλευον... Νῦν δὲ ὅποι τὰ ἡμέτερα συνεστάλη, αἰσχύνῃ καὶ ὄλωσ λέγειν ἐστίν».

ΦΙΛΟΘΕΟΣ ΚΟΚΚΙΝΟΣ (σημ. 34): «Τοὺς δὲ τῆς νέας Ρώμης, μᾶλλον δὲ τὸ ἡμέτερον πᾶν, ὅσον τῇ καθολικῇ δηλαδὴ ἐκκλησίᾳ καὶ τῇ τῶν Ρωμᾶίων ὑπέκειτα βασιλείᾳ, καὶ διὰ τοῦτ' αὐτὸ καὶ Ρωμᾶιοι προσαγοροῦντα μέχρι τοῦ δεῦρο τοσοῦτω διαφέρεσθαι πρὸς τοὺς τῆς παλαιῆς Ρώμης καὶ πάσας ὁμοῦ τὰς ἡγεμονίας τοῦ εἰς πολλὰ διαιρεθέντος Ἑθνοῦς ἐκείνου, ὡς μηδὲ ἐπιγινώσκειν, πλὴν ὀλίγων τοὺς πάντας ὅτι Ρωμᾶῖοι ποτε καὶ κείνοι καὶ τοῦ αὐτοῦ Ἑθνοῦς καὶ τῆς μιᾶς ἀρχῆς ἦσαν εἰ καὶ διέστησαν κακῶς τῆς τε βασιλείας ὁμοῦ καὶ τῆς ἐκκλησίας δι' ὑπεροψίαν καὶ τύφον».

ΧΕΙΡΑΓΩΓΙΑ ΠΑΙΔΩΝ (σημ. 50): Ἐρώτηση: Πῶς πρέπει νὰ ὀνομαζώμεθα ἡμεῖς, Ἕλληνας ἢ Ρωμᾶιοι; Ἀπόκριση: Ποτὲ νὰ μὴ θελήσετε νὰ ὀνομάξεσθε Ρωμᾶιοι, ἀλλὰ Ἕλληνας, διότι οἱ Ρωμᾶιοι, ἤγουν οἱ Ρωμᾶνοι, ἐβαρβάρωσαν καὶ ἠφάνισαν τὴν Ἑλλάδα».

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

ΡΩΜΑΙΟΣ - ΡΩΜΙΟΣ - ΡΩΜΙΟΣΥΝΗ

Ἡ ἔννοια τοῦ «Ρωμαῖος» πρὶν καὶ μετὰ τὴν πτώση τῆς Κ/πόλεως

Τὸ ἄρθρο αὐτὸ — ἀνακοίνωση ποῦ ἔγινε στὸ Β' Διεθνὲς Συνέδριο Ἱστορικῶν Σπουδῶν τοῦ Πανεπιστημίου τῆς Ρώμης (Università degli Studi di Roma. Ricerca di Ateneo 1982. Da Roma alla Terza Roma. II Seminario Internazionale di Studi Storici. La nozione di «Romano» tra cittadinanza e universalità. Campidoglio 21-23 aprile 1982) — πραγματεύεται τὸ θέμα τῆς γέννησης καὶ τῆς κατὰ καιροὺς υἰοθέτησης ἢ ἀπόρριψης τοῦ ὀνόματος «Ρωμαῖος» ὡς ἐθνικῆς ἐπωνυμίας τῶν Ἑλλήνων. Ὁριοθετοῦνται τὰ ἱστορικὰ πλαίσια τῆς παρουσίας του (212 μ.Χ. μετὰ τὴν Constitutio Antoniniana μέχρι σήμερα) καὶ ἀναθεωρεῖται ὁ περιορισμὸς τῆς ἱστορικῆς ἔρευνας σὲ στενὰ νομιναλιστικὸ ἐπίπεδο ἀναφορᾶς. Ἐπιχειρεῖται, δηλαδή, ἡ ἀναζήτηση τῶν αἰτίων τοῦ φαινομένου τῆς ἐχθρικῆς ἢ φιλικῆς στάσης ἀπέναντι σ' αὐτό, καὶ παρακολουθεῖται αὐτὸς ὁ χαρακτήρας ποῦ τὸ διέπει στὴν ὅλη του διαχρονικὴ πορεία καὶ ἐπιβίωση.

Ὁ ἐντοπισμὸς τῶν αἰτίων διευκολύνεται ἀπὸ τὴ σύνδεση τοῦ ὀνόματος «Ρωμαῖος» μετὰ τὴν ἱστορικὴ πραγματικότητα ποῦ τὸ συνακολουθεῖ. Θὰ ἦταν, ὅμως, μονομερῆς ὁ ἐντοπισμὸς αὐτὸς καὶ ἐλλιπής, ἀν δὲν ἐπεκτεινόταν καὶ στὸν ὑπόλοιπο, ἐκτὸς τοῦ ἑλληνικοῦ, βαλκανικοῦ χώρου, ἀλλὰ καὶ πέρα ἀπ' αὐτὸν στὴ Δύση.

Οἱ ρίζες τοῦ προβλήματος ἐξαπλώνονται σ' ὅλους αὐτοὺς τοὺς γεωγραφικοὺς χώρους ἀπ' ὅπου καὶ ἐπανελημμένα τροφοδοτήθηκε.

Εἰδικώτερα ἐπικεντρώνεται ἡ ὅλη προβληματικὴ τοῦ θέματος σὲ μία πολὺπλοκὴ ἀντίληψη, ποῦ διέπει τὴν ἐπιστήμη τῆς δικονομίας καὶ ἰδιαίτερα τὸ λεγόμενο *Κληρονομικὸ Δίκαιο*. Ὅταν τὸ Δίκαιο αὐτὸ μετατοπίζεται ἀπὸ τὰ ἄτομα στοὺς λαοὺς, στὰ ἔθνη, τότε παίρνει διαστάσεις ἱστορικῆς μετὰ πολιτικῆς, οἰκονομικῆς καὶ γεωγραφικῆς προεκτάσεις.

Οἱ ποικιλώνυμοι («κληρονόμοι» πρῶτα τῆς Παλαιᾶς Ρώμης, ὕστερα τῆς Νέας, καὶ αὐτῆς τῆς δευτέρας στὴ διφυῆ ὑπόστασή της ὡς Ἀνατολικῆς καὶ Δυτικῆς, προβάλλουν στὸ ἱστορικὸ προσκήνιο μετὰ ἀληθοφανῆ ἢ ἀληθινὰ ἐπιχειρήματα καὶ τίτλους συγγένειας καὶ ἐπιστρατεύουν μεταξὺ τῶν ἄλλων ἀποδεικτικῶν μέσων (γλώσσας - Ρουμανία, θρησκείας - Μόσχα ὡς Τρίτη Ρώμη κλπ.)

καὶ τὸ ὄνομα «Ρωμαῖος» ὡς ἐθνικὴ προσωνομία, ποὺ στηρίζει πειστικότερα τὴ συγγένεια μὲ τὸν ὑψηλὸ νεκρό: τὴ Νέα Ρώμη. Ἄν ἀγνοηθεῖ τὸ αἴτιο αὐτὸ στὴν προσέγγιση τοῦ θέματος τῆς ὀνομασίας τῶν Ἑλλήνων ὡς Ρωμαίων θὰ ἔχει σὰν συνέπεια νὰ παρανοηθεῖ ὅλη ἡ φιλολογικὴ γραμματεία τῶν τριῶν τελευταίων αἰώνων πρὶν ἀπὸ τὴν πτώση, καθὼς καὶ ἡ ἀντίστοιχη τῆς Τουρκοκρατίας καὶ ἰδιαίτερα τῆς περιόδου τοῦ Νεοελληνικοῦ Διαφωτισμοῦ, ἀλλὰ καὶ τῆς νεότερης γραμματείας τοῦ ἐλευθέρου Κράτους, τοῦ κινήματος τοῦ Ρομαντισμοῦ, τῆς Μεγάλης Ἰδέας κλπ. Τὴ συνέπεια τὴν εἶδαμε ἀκόμη καὶ στὴν αὐθαίρετη ἐπέμβαση τῶν ἐκδοτῶν τῶν μεσαιωνικῶν ἰδιαίτερα κειμένων, ποὺ ἀντικαθιστοῦσαν ἐρμηνευτικὰ τὸ ὄνομα «Ρωμαῖος» μὲ τὸ πλαστὸ ὄνομα «βυζαντινὸς» ἢ τὸ ἐθνικὸ «Ἕλληνας».

Στὴν πραγματικότητα ὅμως τὸ θέμα ἦταν νὰ σχολιασθεῖ τὸ περιεχόμενο, ποὺ ἔπαιρνε κατὰ περιόδους τὸ ὄνομα «Ρωμαῖος» γιὰ τοὺς Ἕλληνας ὀρθόδοξους τῆς Ἀνατολῆς: τοῦ κατακτητῆ ἢ τοῦ πολιτιστικοῦ καὶ ἐθνικοῦ ἀδελφοῦ.

Ἀνάγκη, λοιπόν, νὰ ἐξετάσουμε τὸ ὄνομα Ρωμαῖος σὲ συνάρτηση 1) μὲ τὴ στάση τῶν Ἑλλήνων ἀπέναντι στοὺς Ρωμαίους τῆς Παλιᾶς Ρώμης πρὶν καὶ μετὰ τὴν «Translatio», 2) μὲ τὴν «renovatio imperii romani» τὸ 800 μ.Χ. καὶ τὴ στέψη τοῦ Καρλόου τοῦ Μεγάλου ὡς «Αὐτοκράτορα τῆς Δύσης», 3) μὲ τὸ Σχίσμα καὶ τὶς ἐνωτικὲς καὶ ἀνωθεντικὲς τάσεις καὶ σὲ ἀντιπαράθεση μὲ τὸ δυτικὸ χαρακτηρισμὸ «Imperator Graecorum» ἀντὶ «βασιλεὺς τῶν Ρωμαίων», 4) μὲ τὶς ἀναγεννήσεις 12ου αἰ. (Νέα Ρώμη), 15ου-16ου (Δύση), 18ου (Βαλκανικοῦ Χώρου), 5) μὲ τὴν Οἰκουμενικότητα τῆς Ὀρθοδοξίας, 6) μὲ τὴ διεκδικήση τῆς Μόσχας νὰ καταλάβει τὴ θέση τῆς Τρίτης Ρώμης, 7) μὲ τὴ Μεγάλῃ Ἰδέα, 8) μὲ τὴν προβληματικὴ ἐπιλογὴς ἐθνικῆς ταυτότητας καὶ ἐθνικῆς συνείδησης.

Τὰ πορίσματα αὐτῆς τῆς ἔρευνας συνοψίζονται στὶς ἀκόλουθες θέσεις:

- 1) Οἱ Ρωμαῖοι τῆς Παλιᾶς Αὐτοκρατορίας ὡς κληρονόμοι τοῦ ἑλληνικοῦ πολιτισμοῦ θεωροῦνται Ἕλληνες (Στὸν Πορφυρογέννητο «Ρωμαῖος» σημαίνει τὸν Ἀρχαῖο Ἕλληνα καὶ στὸν Φορτουνάτο τὸ «Ρωμαϊκὸ» τὴν Ἀρχαία Ἑλλάδα). Αὐτὸ τὸ περιεχόμενο τοῦ ὀνόματος δικαιολογεῖ τὸν ἐγκαινιασμὸ τῆς «Ἑλληνικῆς Βιβλιοθήκης» τοῦ Κοραῖ μὲ τὸ Ρωμαῖο Ἀλιανὸ κλπ. 2) Ἡ ἀντιπαράθεση τῆς χριστιανικῆς φιλοσοφίας πρὸς τὴν παγανιστικὴ ἑλληνικὴ ἔκανε νὰ μὴ λησμονηθεῖ ποτὲ τὸ ὄνομα Ἕλληνας, ἐνῶ ἡ ὑποστήριξη ἀπὸ Ρωμαῖο (Μ. Κωνσταντῖνος) τοῦ Χριστιανισμοῦ υἱοθετεῖ τὸ Ρωμαῖος ὡς συνώνυμο τοῦ Χριστιανὸς καί, μετὰ τὸ σχίσμα, τοῦ Ὀρθόδοξου. 3) «Φιλορωμαῖοι» ἢ «μὴ Φιλορωμαῖοι» χαρακτηρίζονται οἱ ἐνωτικοὶ ἢ οἱ ἀνωθεντικοὶ μὲ σαφῆ διαχωρισμὸ στὰ ὀνόματα. Ρωμαῖοι δὲν εἶναι οἱ δυτικοὶ ἀλλὰ μόνον οἱ Ἀνατολικοί. Ἀμφισβητεῖται, δηλαδή, ἕμμεσα τὸ δικαίωμα τῆς συγγένειας καὶ τῆς κληρονομικότητας ἐπὶ τῆς παλιᾶς Ρώμης τῶν δυτικῶν Ρωμαίων. 4) Τὸ ψευδοπρόβλημα Ρωμαῖος ἢ Ἕλληνας ἔχει τὴ ρίζα του στὴ διάκριση ποὺ δὲν γίνετα

ανάμεσα στους όρους ΓΕΝΟΣ και ΕΘΝΟΣ. Κάτω από τον όρο γένος Ρωμαῖοι και Έλληνες ταυτίζονται. (Πλήθωνας «Γένος τῶν Ρωμαίων» και «Γένος τῶν Ἑλλήνων»). Κάτω από τον όρο ΕΘΝΟΣ αρχίζει ἡ διαμάχη τῆς ἐπικράτησης τοῦ ἑνὸς και τοῦ ἐξοβελισμοῦ τοῦ ἄλλου. 5) Ὅταν ἡ Δύση ἐποποιεῖται τὸ ὄνομα Ρωμαῖος ὡς αἰσχροὺ τὸ διεκδικεῖ και τὸ τιμᾶ ἢ Ἀνατολή.

6) Ὁ Νεοελληνικὸς Διαφωτισμὸς φωτίζεται ἀπὸ τὴν ἐπιλογή, ἢ ἀπόρριψη τοῦ ὀνόματος Ρωμαῖος γιὰ τοὺς Ἀνατολικούς σὲ συσχετισμὸ μὲ τὶς δυτικὲς θέσεις σὲ ὅ,τι ἀφορᾷ τὴν καταδίκη τοῦ «Βυζαντίου», ὅπως θέλησαν νὰ μετονομάσουν τὴν Ρωμαϊκὴ Αὐτοκρατορία τῆς Ἀνατολῆς. Οἱ πλευρὲς αὐτὲς θίγονται στὸ ἄρθρο αὐτό, και καλύτερα τεκμηριώνονται σὲ ἄλλο μεταγενέστερο ἄρθρο μας μὲ θέμα: «Ρωμαῖος - Ρωμῖος - Ρωμοσύνη». Κριτικὴ βιβλιογραφία. Περιοδ. *Μαντατοφόρος*, τεῦχος 22 Νοεμβρίου 1983, σ. 34-72.